

530

P 42 e

Bibliothèque de l'Université
de Liège. — PÉRIODIQUES

7 FEB 1938

vendredi 4 février 1938
dix-septième année, n° 46

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

La diplomatie italienne et la guerre d'Ethiopie
L'Angleterre et l'Irlande
Du prix Nobel et d'un écrivain pacifiste
En quelques lignes...
Voyages en Carélie
Alerte naziste en Autriche
Olympie ou l'unité du monde grec
La bibliothèque de l'humaniste chrétien
Lectures.

Vicomte Ch. TERLINDEN
Hilaire BELLOC
Henri MASSIS
* * *
Camille MELLOU
Roger de CRAON-POUSSY
Philippe de ZARA
Fernand DESCHAMPS

Bruxelles, 57, rue Royale

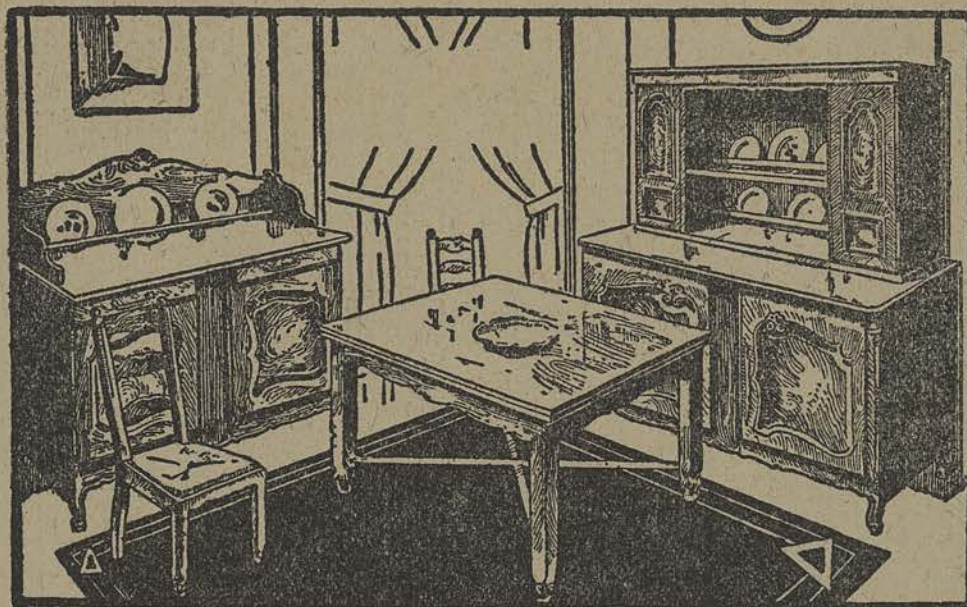
Tél. 17.20,50 Compte-chèque postal 489,16

meubles
d'art

bureaux et salles d'exposition
8789 av. du Midi Bruxelles

A. Van Eynde

style moderne
style anglais
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

Le quotidien catholique des temps nouveaux
LE VINGTIÈME SIÈCLE

Ses 3 Suppléments

- Le Vingtième artistique et littéraire
- Votre Vingtième, Madame
- Le Petit Vingtième

Un journal jeune, à la page
bien illustré

ABONNEMENTS :

1 an : 95 francs. — 3 mois : 25 francs; Ch. post. 266

BRUXELLES : 11, boulevard Bischoffsheim

Ses pages spéciales

Sa publicité qui rend

DEMANDEZ-NOUS L'ESSAI GRATUIT DE 15 JOURS POUR VOS AMIS

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce
de Bruxelles : 836

Compte Chèques
Postaux : 118.84

Téléphone 48.07.55

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

RAFFINERIES A VAPEUR

d'Huiles et Graisses pour l'Industrie
la Marine et l'Automobile

FABRIQUE DE GRAISSES

consistantes
et vaselines

Huileries des Flandres

L. HOERÉE-VAN WAMBEKE

Rue du Fort
AUDENAERDE

TÉLÉPHONE 133

Reg. du Comm. Audenaerde 94

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^Y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1116

MANUFACTURE DE TREILLIS ET TOILES MÉTALLIQUES

Société Anonyme.

PLOMBIÈRES (LIÈGE)

Téléphone : MONTZEN N° 16

TOILES MÉTALLIQUES en tous métaux de tous numéros et forces de fils. Toiles moustiquaires en cuivre rouge, laiton et fils galvanisés. — GRILLAGES MÉTALLIQUES EN FILS ONDULÉS en toutes grandeurs de mailles et forces de fils. TREILLIS SIMPLE TORSION en fils galvanisés pour clôtures et en cuivre pour protection de vitraux, etc.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE N° 2.

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETÉRIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes — Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattlear, à JUMET

Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou oltrées. — Toitures en tôles ondulées, droites ou oltrées. — Cheneaux, gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures — Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer,

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.

GALVANISATION RICHE A CHAUD

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928

Compte Ch. Post: 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages. Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine. Prix sur demande.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage. Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

96, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

Usines à RENORY-OUGRÉE (Belgique)

**Fabrication d'ammoniaque synthétique
suivant les procédés G. Claude**

Ammoniac anhydre — solutions ammoniacales — acide
nitrique de toutes concentrations — anhydride sulfu-
reux et dérivés.

**Nitrate d'ammoniaque et nitrate de
potasse pour explosifs.**

Engrais divers : sulfate d'ammoniaque — nitrate d'ammo-
niaque agricole — sulfonitrate d'ammoniaque — ni-
trate de soude — nitrate de chaux ammoniacal —
calciammon — cyanamide — engrais pour jardins.

Alcool éthylique synthétique — acétone — éther 720 et
725 — solvants.

Alcool méthylique (Méthanol) — Formol 30-40 % —
hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique
— trioxyméthylène,

Résines synthétiques et vernis spéciaux — Poudre à
mouler.

Fongicides.- Herbicides.- Insecticides.

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)
vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^c C^o Havrenne frères

Verriers-Gobeliers—**JUMET**

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc -- Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

PRODUITS CHIMIQUES, FÉCULE, SELS

ÉTABLISSEMENTS

Van Eyck Frères, Soc An.

180, rue de la Soierie, à Forest-Bruxelles
Tél. 43.00.20

155, quai de Wondelgem, à Gand
Tél. 127.87

13, rue du Pont-Neuf, à Renaix
Tél. 117

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique),

Adresse télégraphique : **Dumfrer Solaig** Téléphone
Dumfrer Solaig Belgique, **Andenne 14** (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — **PLOMB LAMINÉ** — **PLOMB**
TUYAUX— PLOMB A SOELLER — **BOUDURE D'ÉTAIN** —
PLOMB BRUT en saumons — **SIPHONS ET COUDES EN**
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arsenate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Maurice VAN ASSCHE

Ex-policier judiciaire des Parquet et Sûreté militaire, ancien élève de l'École belge
de Criminologie, directeur-propriétaire de la Central-Belge d'Information
BRUXELLES — 23, avenue EMILE MAX, 23 — BRUXELLES
Téléphone 33.73.52 Reg. du Comm. 82356 C. C. P. 52038

RECHERCHE preuves et témoins ; griefs précis et faits nouveaux ; opportu-
nité d'actions en justice dans tous litiges civils et commerciaux.

RENSEIGNE en prévision d'associations ou commandites : démasque les
contrefacteur ; concurrent déloyal, espion commercial, sabo-
teur, auteurs de divulgations ou menaces.

CONTROLE les agissements d'enfants prodiges ou dangereusement liés,
d'intendants, gerants, caissiers, représentants, etc.

ENQUÊTE sur origines, antécédents, réputation, religion, fortune, caractère
conduit, relations. (Devoir qui s'impose avant tout mariage et qui
se justifie par la gr vite de cet acte)

Vingt-trois années de probité professionnelle justifient
la notoriété acquise par l'informateur MAURICE VAN ASSCHE

Établissements Lavenne Frères

DOUR

Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »

Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

BETON ARMÉ

Constructions Industrielles, Centrales,
Ouvrages d'Art, Fondations, Plieux,
Poteaux, etc.

BUREAU D'ÉTUDES

FER. REGNIER - Ingénieur A. I. G.

Bureau :

BRUXELLES

31, avenue du Boulevard

Adresse privée :

GAND

5, plaine St-Pierre

TOITURES EN CIMENT VOLCANIQUE ET EN ROOFING

Travaux d'isolation et d'étanchéité

Bitume — Ciment volcanique — Feutres bitumés — Roofing — Jute
bitumé — Liège aggloméré — Feutres asphaltés pour fondation —
Enduit plastique à froid — HYDROFUGE « RENSEC »

Jos. GOESSENS Suc. de Gaston PRADEZ

(Licencié Technique)

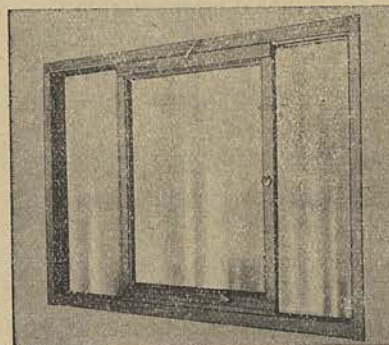
RUE AUGUSTE HOCK, 7 et 9 — LIÈGE

Téléphone 204.61

Les Menuiseries G. MYLLE

En tête du progrès

SPÉCIALITÉS BREVETÉES



Portes unies indéfor-
mables U N I M A S
Portes de garage « Éclips »
Châssis guillotine
Châssis coulissants
Châssis standard

Catalogues, références
et devis sans engagement
189, avenue de la Reine
Bruxelles Tél. 15.23.33

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. O. P. 47127

R. & A. Meirschæert Frères

Sapin du Nord et d'Amérique

Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne

Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)

Livraison franco wagon
franco camion à domicile

Bols du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem

BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.
Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE
MOULURES — CHÊNES

MAISON

DAPSENS-SOYER

Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE

T O U R N A I

Téléphone : 109.57

Reg. du Commerce Tournai 408

FABRIQUE DE MEUBLES

A. DE TAEYE

USINE :

Boul. du Strop, 47-49, GAND

Tél. 120.92 - 141.22

Magasins de vente :

Rue de Courtrai, 6, GAND

Tél. 121.45

Rue du Midi, 89, BRUXELLES (près la Bourse)

Tél. 12.63.63

Spécialité d'installations complètes pour PENSIONNATS,
HOTELS, RESTAURANTS, VILLAS, etc.
LA PLUS FORTE PRODUCTION DU PAYS!

N'attendez pas l'hiver pour faire
SUPERHERMITISER
vos portes et fenêtres



Suppression totale des courants d'air et économie de 30 % sur le chauffage. Garanti 10 ans de bon fonctionnement.

SUPERHERMIT

59, rue de l'Orient, 59
Bruxelles - Tél. 48.22.84

Pompes **CHAUVER**

Boulevard Emile de Laveleye, 205 - LIÈGE

Tél. 110.54 — Registre du Commerce 8364

Spécialité de Pompes à très haut rendement - - Pompes pour tous liquides
Pompes à Air et à Gaz - - Pompes à vide pour l'Industrie et les Laboratoires

ÉTUDES D'INSTALLATIONS

Les meilleures références - Exposit. Intern. Liège 1930 - Médaille d'Or

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES

Téléphone : 44.95.38

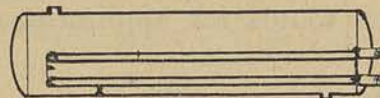
L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON :

CHALEUR

BOILERS & RÉSERVOIRS



LA SOUDAUTOGÈNE

J. Yerna & Fils

Rue Beau-Mur, 47, LIÈGE — Téléphone : 144,51

Fabrication des
**ORNEMENTS EN ZINC,
CUIVRE, PLOMB, ETC.**
pour
le Bâtiment et l'Architecture

APPAREILS SANITAIRES

Baignoires,
Distributeurs, etc.

MÉTAUX

Zinc, Plomb, Cuivre, Étain,
etc.

Anciennes Usines Claudoré

Adm. Délégué : Armand Soucy

6, boulevard Charles-Quint, MONS

Téléphones 427-1427

Appareils Sanitaires

EN GROS

R. Van Marcke

Place du Casino, 7, Courtrai

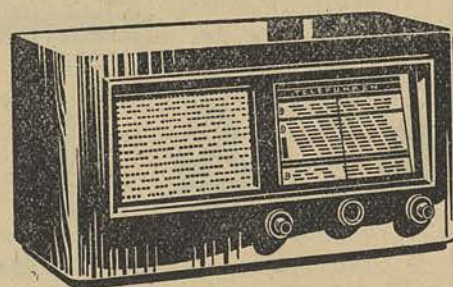
Pompes électriques. — Tuyauteries.
Métaux

et tous accessoires pour installations sanitaires.
Multiples références.

**CES NOUVEAUX
TELEFUNKEN**

SONT VRAIMENT DES

«INSTRUMENTS DE MUSIQUE»



SUPER TA 55 WK

6 Circuits. 5 Tubes. 3 Gammes d'ondes. Reproduction naturelle. Détection exempte de distorsion par lampe diode. Puissante pentode de sortie AL 4 Telefunken. Préamplification basse-fréquence et liaison capacité résistance. Condensateurs d'accord à profil spécial. Haut-parleur à rendement élevé. Compensation automatique de fading. Contrôle d'accord par orthoscope. Cadran géant soigneusement éclairé. Une ébénisterie de belle ligne en noyer avec encadrement métallique.



TELEFUNKEN

BON POUR UNE DOCUMENTATION GRATUITE

— 40, rue Souveraine, 40, Bruxelles —

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.

Avenue du Port, 106, Bruxelles

CARRIERES de MARBRE & FOURS à CHAUX

"MARCHAUX" Société anonyme
à PÉRUWELZ (Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 — Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

LE BÉTON ARMÉ

dans toutes ses applications

Heylen - Courtois

Ingénieur A. I. A.

184, rue de la Loi, Bruxelles - Tél. 33.88.70

ÉTUDE et DEVIS

Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

Pour vos travaux
voici la firme efficiente

A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkerghem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

SPECIALITÉS

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées



CARRIÈRES, SCIERIES et MARBRERIES

ÉTIENNE

Anciennement : Arthur ÉTIENNE

MAZY (Belgique)

Téléphone : Gembloux 45

Carrières à **ISNES-GOLZINNES** (Noir).
WARNANT-BIOULX (Bleu belge).
VILLERS-DEUX-ÉGLISES (Rouge).
Scieries et Ateliers de Marbrerie à **MAZY**.

Tous les marbres en blocs, tranches, bandes, carreaux. — Travaux de grande décoration

Spécialité de travaux d'art religieux

RÉFÉRENCES

BATIMENTS RELIGIEUX : Eglise du Sacré-Cœur à Turnhout. — Eglise de Raevens. — Eglise de Walhain-Saint-Paul. — Eglise Sainte-Alice à Schaerbeek. — Institut de l'Enfant-Jésus à Etterbeek. — Eglise de Waerschoot-Beke. — Couvent Sainte-Gertrude et église du Saint-Sépulcre à Nivelles. — Eglise de Mazy. — Eglise de Perbais. — Eglise de Moustier-sur-Sambre. — Couvent des Pères Salésiens à Grand-Halleux. — Chapelle des Oblats à Jambes. — Chapelle des Pères Salésiens à Courtrai. — Eglise de Zonnebeke. — Eglise Saint-Nicolas et église des Pères Carmes à Ypres. — Eglises de Warneton et Bas-Warneton. — Eglise d'Edeghem. — Eglise du Sacré-Cœur à Saint-Servais. — Institut Médical Marie-Médiatrice à Gand. — Hôpital Saint-Joseph à Arlon. — Eglise de Rieme-Ertvelde. — Abbaye de Cortenberg. — Basilique de Cointe. — Chapelle de la Maillebotte à Nivelles. — Eglise Notre-Dame-Médiatrice à Berchem(Anvers). — Eglise Notre-Dame du Sacré-Cœur à Anderlecht. — Institut de l'Enfant-Jésus à Brugelette. — Scolasticat des RR. PP. Jésuites à La Pairelle. — Eglise de Middelkerke, etc...

BATIMENTS CIVILS : **Bruxelles** : Palais du Roi; Grands Magasins de la Bourse; Palais du Gouvernement Provincial. — **Anvers** : Bâtiments Prist. — **Namur** : Pâtisserie Berotte et Magasin Bocca. — **Ostende** : Hôtel des Postes. — **Gand** : Palais de Justice. — **Saint-Josse-ten-Node** : Bassin de natation. — **Mondorf** : Grand Hôtel des Bains. — **Charleroi** : Hôtel de Ville, etc...

LE PEINTRE SE RÉPÊTE, LE MARBRE JAMAIS

UN HOME SANS MARBRE EST UN ÉCRIN SANS VELOURS

Un Panneau de Marbre est un Tableau dont chaque coup de Pinceau représente des
Siècles

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents



Fournisseur de la Cour

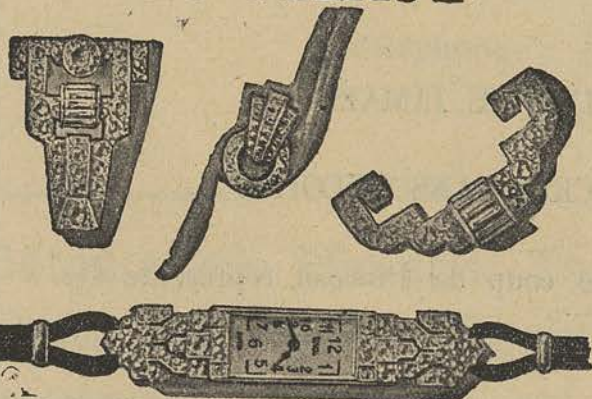
SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



Le montre DUOPLAN.

ÉDITIONS

TOURNAI



CASTERMAN

PARIS

Un nouveau livre
d'EDMOND JOLY

Notre Dame de Bonheur

In-12, 212 pages : 15 francs

« Le nouveau livre d'Edmond
Joly, se lève comme une étoile
à suivre... »

(Cardinal BAUDILLANT.)

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La diplomatie italienne et la guerre d'Éthiopie
L'Angleterre et l'Irlande
Du prix Nobel et d'un écrivain pacifiste
En quelques lignes...
Voyages en Carélie
Alerte naziste en Autriche
Olympie ou l'unité du monde grec
La bibliothèque de l'humaniste chrétien
Lectures.

Vicomte Ch. TERLINDEN
Hilaire BELLOC
Henri MASSIS
* * *
Camille MELLOU
Roger de CRAON-POUSSY
Philippe de ZARA
Fernand DESCHAMPS

La diplomatie italienne et la guerre d'Éthiopie

Un de nos anciens étudiants de Louvain, M. Jean Bastin (1) vient de publier un excellent ouvrage sur les aspects diplomatiques de la question éthiopienne. Avec une grande objectivité dans l'exposé des faits comme dans les appréciations, il montre que dans cette entreprise difficile le succès de la diplomatie italienne fut aussi éclatant que celui des armes.

On sait combien l'Italie avait été mal traitée par ses alliés à la Conférence de la Paix, où l'on n'avait pas eu pour elle les égards dus à son rang de grande puissance et au rôle joué par elle dans la Grande Guerre. Cette situation avait perduré au lendemain de celle-ci et la Conférence navale de Londres en 1930, en refusant de reconnaître à l'Italie une parité d'armements maritimes avec la France, avait causé une grave déception au gouvernement de Rome.

Le *Pacte à Quatre*, cette conception hardie tendant à former un directoire européen dans lequel l'Italie aurait pu traiter de puissance à puissance avec les plus grands États de l'Europe, n'avait pas eu les résultats qu'en attendait Mussolini et n'avait pas réalisé le rapprochement franco-italien dont il avait compris toute l'utilité.

La politique balkanique du Duce, après avoir atteint son apogée en 1932, lorsque, seul des États du Proche-Orient, la Yougoslavie s'échappait encore à l'« étreinte amicale » de l'Italie, avait aussi causé des déceptions, et par crainte du *Pacte à Quatre*, le *Pacte balkanique* du 4 février 1934 avait fait des Balkans une unité solide, décidée à ne plus admettre l'intervention des tierces puissances et notamment celle de l'Italie.

En même temps, à la suite de la victoire de l'hitlérisme, se précisait la menace allemande vers l'Europe Centrale et si, au lendemain de l'assassinat du chancelier Dollfuss, le déploiement

(1) JEAN BASTIN. *L'Affaire d'Éthiopie et les diplomates (1934-1937)*. Bruxelles. L'Édition universelle, 1937, in-8°, 42) pagés.

de forces immédiatement réalisé par l'Italie sur le Brenner empêcha les nazis de profiter de leur forfait, la menace de l'*Anschluss* restait plus grave que jamais.

L'Italie avait été aussi déçue dans le domaine colonial qu'en Europe. Le traité de paix ne lui avait donné aucune compensation de ce côté et la « vision impériale » n'avait pu se matérialiser ni en Asie, où la Turquie se montrait ombrageuse et l'Angleterre hostile, ni en Afrique, où la France n'était nullement disposée à tolérer une pénétration italienne partant de l'oasis de Koufra vers le lac Tchad.

* * *

Ne restait comme possibilité d'expansion italienne que l'Éthiopie. Dès 1888 Stanley indiquait que ce pays pouvait devenir un « grenier » pour l'Italie et, sur l'invitation de l'Angleterre, désireuse de trouver un appui contre les Madhistes qui venaient d'enlever le Soudan à l'influence britannique, l'Italie avait, en 1884, occupé Massaouah et commencé sa marche vers les plateaux abyssins. On sait que le rêve de Crispi de couronner le roi Humbert empereur d'Éthiopie échoua, pour de longues années, sur le champ de bataille d'Adoua.

La flamme de la revanche ne s'était jamais éteinte au cœur des Italiens, mais n'ayant plus le prestige suffisant pour conquérir seuls l'Éthiopie, ils durent se contenter de la politique d'influence prévue par l'accord tripartite anglo-franco-italien de 1906.

Au lendemain de la Grande Guerre l'Italie tenta de faire entrer cet accord dans le domaine de la réalité, mais se heurta au plan formé par l'Angleterre de profiter du désordre et de l'anarchie que la presse anglaise se plaisait à cette époque à peindre sous les couleurs les plus sombres, pour se faire confier, par la Société des Nations, un mandat sur l'Abyssinie.

C'est pour contrecarrer cette manœuvre que la France proposa l'entrée de l'empire du Négus dans la Société des Nations et que l'Italie l'appuya. Il est incontestable que ce pays barbare était loin de réunir les conditions prescrites par le Pacte et que, comme le proclamait Sir R. Coryndon, gouverneur du Kenya, « si l'Éthiopie pouvait être considérée comme un territoire à mandat, ce serait beaucoup mieux ». On passa outre cependant, sans se rendre compte que l'on faisait ainsi peser une lourde hypothèque sur la communauté internationale et que l'on risquait de saboter, dès ses débuts, le fonctionnement de l'organisme de Genève.

Les relations entre l'Italie, confiante dans sa politique d'influence, et Addis-Abeba furent d'abord cordiales, mais les incidents de frontière dans un pays où le Négus était incapable de maintenir l'ordre se multiplièrent, le personnel consulaire lui-même fut attaqué. L'Italie en profita pour faire éclater ses griefs et montrer les nécessités de son expansion colonisatrice. L'affaire de Oual-Oual va être un prétexte tout trouvé à son intervention.

M. Bastin étudie soigneusement cet incident, bien instructif sur la manière dont une guerre peut commencer sans que l'on sache qui a ouvert les hostilités, ni sans que l'on puisse déterminer avec certitude si Oual-Oual se trouvait en territoire italien ou éthiopien. Dès ce moment la manœuvre diplomatique est admirablement menée par l'Italie : pendant neuf mois, soit jusqu'en septembre 1935, Mussolini prétendra que ce conflit est sans importance, qu'il peut être résolu par la voie diplomatique ordinaire, puis par la conciliation, puis par l'arbitrage, et ce n'est que lorsqu'il sera prêt à la guerre qu'il le déclarera insoluble autrement que par les armes.

* * *

Ce n'était pas seulement l'indépendance de l'Éthiopie qui était ainsi mise en jeu, c'était en même temps l'avenir de toutes les petites nations et les intérêts des grandes puissances : cependant aucune de celles-ci n'avait un intérêt absolu à défendre l'indépendance éthiopienne, ou n'en avait la possibilité, et la Société des Nations, qui n'était autre chose que leur émanation, était condamnée à la même impuissance.

C'est ce que les hommes d'État italiens avaient fort bien compris, mais avant de tenter l'aventure il leur fallait un élément plus positif. Ils réussirent à le trouver dans l'accord franco-italien de janvier 1935 par lequel M. Laval leur donnait carte blanche en Éthiopie, ce qui leur mettait un maître-atout entre les mains. Par contre, le voyage de M. Eden à Rome, en juillet de la même année, ne donnait pas les résultats que Mussolini en attendait et devait lui faire comprendre qu'il se heurterait à la mauvaise volonté de l'Angleterre.

Cela n'empêcha pas l'Italie de se servir de la Société des Nations, en la menant sur toutes les voies de garage de la procédure et du droit international et en se ménageant cinq lignes successives de repli contre une offensive genevoise.

Par cette habile tactique le Duce parvint à ramener le problème italo-éthiopien à un simple incident de frontière, facile à résoudre par les moyens ordinaires, jusqu'au jour où, ayant gagné le temps nécessaire à la préparation de ses armes, il transforma le différend en un problème qui ne pouvait trouver sa solution que par le fer et par le feu.

« Je ne sais, écrit M. Bastin, si dans l'histoire du monde gouvernement réussit mieux une manœuvre diplomatique, et à notre avis, cette victoire est plus belle encore que celle des sanctions. »

* * *

Si, à la faveur de la procédure genevoise, l'atmosphère paraissait encore calme au bord du Léman, tout le reste de l'Europe était en proie à la plus vive agitation. Non seulement l'Italie et l'Éthiopie hâtaient leurs préparatifs de guerre, mais l'opinion publique des principaux États s'enflammait et des gouvernements prévoyants comme celui de la Grande-Bretagne se préparaient fébrilement au moment peut-être proche où ils devraient entrer eux-mêmes dans le conflit, soit au nom de la Société des Nations, soit en leur nom personnel, pour défendre leurs intérêts.

Tandis que l'Italie se préparait, avec une minutie qui ne laissait rien au hasard, prenait, dès janvier 1935, par la constitution de stocks importants, des précautions contre d'éventuelles sanctions et s'appliquait à constituer, en avril, le front de Stresa pour tenter de sceller son amitié avec les deux puissances dont l'appui lui était utile, l'opinion britannique lançait feu et flamme. Pour satisfaire ce courant et empêcher les progrès d'un concurrent dans le domaine colonial, le cabinet anglais prenait des mesures de précaution et d'intimidation. Les bases navales anglaises sur la route des Indes, depuis Gibraltar jusqu'à Aden, étaient formidablement renforcées et la *Home Fleet* tout entière était concentrée dans la Méditerranée.

La tension italo-anglaise était ainsi à son comble et l'on pouvait se croire à la veille d'une guerre européenne. Heureusement les deux puissances cherchaient surtout à s'intimider réciproquement. La France de M. Laval n'était nullement disposée à suivre Londres dans la voie où l'opinion britannique voulait engager son gouvernement et celui-ci au fond ne tenait guère à exposer sa flotte et son prestige dans un conflit qui, à ses yeux, n'était pas d'une importance capitale.

L'affaire Rickett permit au *Foreign Office* d'opérer le repli désiré. La nouvelle que cet aventurier britannique avait obtenu du Négus une concession qui permettait à une société américaine d'exploiter les richesses souterraines de la moitié de l'Éthiopie, précisément dans les territoires réservés à l'influence italienne par le traité de 1906, mettait à la fois l'Angleterre et l'Amérique en mauvaise posture. Londres jura n'être pour rien dans cette affaire, considérée par l'opinion du monde entier comme une manœuvre de l'*Intelligence Service*, et le neutraliste gouvernement américain conseilla à la société concessionnaire d'abandonner son projet. Atteint dans son autorité morale, le gouvernement britannique profita du refroidissement de l'opinion publique à l'égard du Négus, qui se révélait un peu trop habile en affaires, pour opérer un repli stratégique. L'Italie, peu désireuse de s'engager dans un conflit armé avec le tout-puissant Empire britannique, facilita la détente et, le 22 septembre 1935, à la suite de la démarche de Sir Eric Drummond à Rome, les deux puissances pouvaient rédiger un communiqué dans lequel l'une et l'autre affirmaient que leurs préparatifs militaires n'avaient jamais rien eu d'agressif.

Ainsi le terrain était déblayé : l'Angleterre cessait d'être inquiétante; la France était conciliante et la Société des Nations s'empêtrait dans la procédure. Plus rien n'empêchait Mussolini d'aller de l'avant et, le 2 octobre, les hostilités commençaient en Afrique.

* * *

Cette violation du Covenant eut un énorme retentissement à Genève. De stupeur, le Comité des XIII, occupé à rédiger son rapport sur « les moyens à suggérer aux parties en présence pour maintenir la paix », abandonna précipitamment ses travaux. On sentait clairement que l'attitude qu'elle prendrait dépendait le sort même de l'institution de Genève.

Pendant quinze jours la Société des Nations fit preuve de fermeté. L'Italie avait beau affirmer que son attitude était

justifiée par provocation ou préparation d'agression de la partie adverse comme par le non-observation par celle-ci des traités, à l'unanimité, moins les voix de l'Autriche, de la Hongrie et de l'Albanie, elle fut qualifiée d'*agresseur* pour avoir violé l'article 12 du Pacte et l'on décida de lui appliquer les sanctions prévues par l'article 16.

Evidemment personne ne songeait à aller se battre pour le Négus et l'on chargea le Comité des XVIII de coordonner l'action des sanctions. Ce comité ne formula pas moins de cinq propositions interdisant la fourniture d'armes et de munitions à l'Italie, la privant de tout prêt ou crédit, prohibant toute exportation de produits italiens, défendant la vente à l'Italie d'animaux de bât, de caoutchouc, de fer, d'aluminium et d'étain, et établissant un système d'assistance mutuelle en faveur des pays sanctionnistes qui pourraient être lésés par ces mesures.

On croyait que ce système aurait eu rapidement raison de l'Italie, pays pauvre, déjà sérieusement atteint dans ses possibilités financières. L'Angleterre, comme gardienne attitrée de la morale internationale, se faisait le porte-étendard du sanctionnisme et Sir Samuel Hoare s'était écrié, le 11 septembre 1935 : « Pas d'armistice avec l'agresseur ! »

Mais on avait oublié de compter sur les égoïsmes particuliers, sur le peu de zèle de la France et surtout sur la capacité de résistance des Italiens et sur l'élévation de leur idéal national. Du reste, trois des grandes puissances mondiales, les Etats-Unis, le Japon et l'Allemagne, ne faisaient pas ou ne faisaient plus partie de la Société des Nations et, parmi les cinquante-deux Etats sanctionnistes, beaucoup, en dehors de l'Europe surtout, n'accordaient aux décisions de Genève qu'une valeur toute relative. L'Angleterre n'ayant pas obtenu de la France l'assurance formelle d'un appui en cas d'attaque non provoquée de l'Italie, n'osa pas joindre aux sanctions économiques des sanctions militaires. Le 23 octobre 1935 Sir Samuel Hoare déclara aux Communes que le canal de Suez ne serait pas fermé et que dans aucun domaine son pays ne prendrait d'initiative et n'agirait jamais seul. Il ajoutait : « Nous souhaitons une solution amiable. » Comme le dit M. Bastin, ce jour-là l'Italie avait gagné la guerre.

* * *

Les sanctions, bien que limitées au plan économique, auraient pu cependant causer de graves embarras à l'Italie si la diplomatie romaine n'était pas parvenue à les désorganiser au moment critique.

En décembre 1935 la situation de l'Italie paraissait très ébranlée au point de vue économique; en Afrique les opérations étaient stationnaires; on parlait même d'un sourd mécontentement dans la péninsule. Ce fut la diplomatie italienne qui, en créant dans de nombreux pays une mentalité défavorable aux sanctions, parvint à empêcher le comité de coordination de faire œuvre efficace, notamment en réussissant à faire échouer l'embargo sur le pétrole.

Sur ces entrefaites, l'échec du fameux plan Laval-Hoare, dernière tentative pour sauver la face de la Société des Nations, et l'affirmation, le 3 janvier 1936, par le message du Président Roosevelt de la neutralité américaine constituaient les premiers signes de débandade à Genève, tandis que les victoires décisives du maréchal Badoglio en Afrique rendaient illusoire l'action conciliatrice qu'au début de mars 1936 le Conseil s'imaginait pouvoir encore exercer sur les belligérants. Cet appel n'était du reste qu'un voile derrière lequel s'écroulaient la sécurité collective, l'article 16 et le Pacte lui-même.

Avec sa souplesse traditionnelle la diplomatie anglaise comprit qu'il ne fallait pas s'entêter, d'autant plus que par une habile

manœuvre Rome se rapprochait du Japon, qu'elle allait soutenir à la Conférence navale, et de l'Allemagne, qui, se sentant appuyée, affirmait de plus en plus énergiquement ses revendications coloniales. La publication du rapport Maffey, dans lequel il était déclaré qu'il n'existait pas d'intérêts vitaux britanniques en Ethiopie capables d'imposer au gouvernement britannique une résistance à la conquête de ce pays par l'Italie, fut de la part du Palais Chigi un chef-d'œuvre de manœuvre diplomatique, en permettant à l'Angleterre de couvrir sa retraite par l'affirmation de son désintéressement. De son côté la France de M. Flandin n'était pas moins conciliante que celle de M. Laval; il était du reste trop tard pour agir. Enfin la remilitarisation de la Rhénanie et la dénonciation du Pacte de Locarno faisaient passer au second plan la question abyssine et rendaient à l'Italie sa liberté d'action en Europe. Elle reprenait également sa liberté d'action à l'égard de la Société des Nations et lorsque le Comité des XVIII, ayant ajourné pour la *neuvième* fois la discussion de la sanction pétrolière, le Conseil proposa d'adresser à l'Italie « un suprême appel pour qu'elle apporte à la solution du conflit avec l'Ethiopie l'esprit que la Société des Nations est en droit d'attendre d'un de ses membres fondateurs, membre permanent du Conseil », il s'attira un nouveau camouflet. La victoire de Mussolini était complète sur la Société des Nations, comme sur l'Ethiopie et sur l'Europe, et le Duce pouvait déclarer que « la solution du conflit ne peut être que totalitaire ».

Dans l'entre-temps les troupes italiennes faisaient leur entrée triomphale à Addis-Abeba, où tous les diplomates, le ministre d'Angleterre en tête, les avaient appelés instamment pour rétablir l'ordre. La conquête était terminée et Mussolini annonçait, le 5 mai 1936, au peuple assemblé que la guerre était finie et que l'Ethiopie était italienne. La Société des Nations n'avait plus qu'à émettre le vœu « que le Comité de coordination fasse aux gouvernements toute proposition utile en vue de mettre fin aux mesures par eux prises en exécution de l'article 16 du Pacte », et dans son discours de Milan, en novembre 1936, Mussolini pouvait proclamer que « la Société des Nations doit ou être rénovée ou mourir ».

La guerre avait été ainsi gagnée par l'art des négociations internationales autant que par les armes et, écrit M. Bastin, «... lorsque l'Italie victorieuse élèvera des monuments à ses enfants morts en Abyssinie ou à l'aviation, principal agent de la victoire militaire, qu'elle n'oublie pas d'élever au moins une stèle à la *Diplomatie*. C'est elle qui lui permit d'affronter la guerre dans des conditions favorables; c'est elle qui, au moment critique, désorganisa les sanctions; c'est elle, enfin, qui rendit la victoire plus complète. On peut même dire qu'à la fin de l'année 1935 ce fut elle qui sauva le pays d'un désastre. »

Vicomte CH. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique

des idées et des faits

Problèmes actuels**L'Angleterre et l'Irlande**

Une aristocratie dont le mécanisme commence à s'user devient une chose lourde très difficile à mouvoir. Deux obstacles principaux s'opposent à un fonctionnement doux et facile : d'abord, le besoin croissant — dû à l'emprise toujours plus relâchée de la classe gouvernante sur l'exécutif — de tenir compte de l'opinion ignorante (ou sciemment égarée) du pays. Impossible d'agir encore sans une préparation *ad hoc* de « l'opinion publique ». Le second obstacle est constitué par la puissance des banques qui, à cause de leur dédain cosmopolite pour les intérêts particuliers des nations et, en fait, pour tout ce qui n'apporte pas de l'eau sur leur moulin, se trouvent souvent en conflit avec la classe à laquelle fut confiée la direction de la politique et dont toute l'éducation fut consacrée à cette mission.

En politique intérieure ces faiblesses gouvernementales sont bien moins apparentes qu'en politique étrangère, pour la raison que les habitants d'un pays accoutumé à la forme aristocratique, et l'aimant, considèrent comme allant de soi, comme étant dans la nature des choses, que leurs intérêts collectifs soient ordonnés et gouvernés par ceux qu'ils considèrent comme des êtres supérieurs sachant mieux qu'eux-mêmes ce qui leur convient.

C'est ainsi, par exemple, qu'il fallut très peu de préparation pour établir en Angleterre les lois qui défendent de boire en public pendant de nombreuses heures, chaque jour; ou qui obligent ceux dont le revenu est inférieur à un certain minimum de s'assurer auprès de l'Etat et d'envoyer leurs enfants à des écoles spéciales.

Mais il n'en va plus de même en politique extérieure. En ce domaine l'homme de la rue, l'Anglais moyen, a été inoculé par pas mal de propagande « émise » pour soutenir le gouvernement dans sa politique du moment. Seulement voilà, à cause de l'amoindrissement de la pensée politique et de la prévoyance des gouvernants dans des problèmes concernant d'autres pays que le leur, la ligne politique adoptée doit souvent être modifiée, ce qui entraîne un « renversement » de la propagande. La chose n'est pas facile, parce que la propagande contemporaine est faite avec une telle vigueur et est si directement adaptée au but visé qu'il est difficile d'en modifier rapidement les effets.

Une espèce d'opinion publique bâtarde basée sur la dernière vague de propagande peut donc devenir une sérieuse pierre d'achoppement pour un gouvernement aristocratique obligé de se raviser brusquement.

Un exemple frappant de cette difficulté fut fourni, il y a deux ans, par le sort que subit le changement de politique gouvernementale désigné sous le nom de « projet Hoare-Laval ». En l'occurrence, la propagande anti-italienne avait trop bien réussi, et le retour à une mentalité plus raisonnable fut très entravé, entraînant des conséquences que l'Angleterre subit encore à l'heure actuelle.

Il y a quelques jours nous assistâmes à une tentative similaire de volte-face de la part du gouvernement anglais dans la question irlandaise.

Pendant des années la presse anglaise, fidèle reflet de l'attitude du gouvernement, traita l'Etat libre d'Irlande en enfant méchant. On le mit parfois dans le coin et sans y faire autrement attention; à d'autres moments ses erreurs et leurs effets pour l'Irlande furent dénoncés sur un ton doctoral et impérieux.

Tandis que l'Ulster fut toujours considéré comme l'élève modèle.

Mais voilà que, récemment, apparut le danger, résultant pour l'Angleterre, d'une pareille attitude. L'Amirauté n'est pas satisfaite quant à la défense du pays; les capitalistes ne sont pas satisfaits quant au commerce; l'élève modèle, lui, ne paie pas ses impôts. Il faut changer à fond de politique.

Le résultat immédiat fut que des conversations anglo-irlandaises se tinrent à *Downing Street*. On ne parla guère de leurs résultats. Mais il est évident qu'on a renversé la vapeur sur la machine gouvernementale et des signes d'une marche arrière se précisent de plus en plus. Les journaux les plus proches du gouvernement ont préparé la volte-face. « Les conversations furent remarquables par l'amabilité de ton qui y présida... ». « M. de Valera fut chaudement applaudi en quittant *Downing Street*. » « Le problème de la division est, naturellement, un problème à débattre et à décider entre l'Ulster et l'Irlande du Sud, mais il est certain que l'unité de toute l'Irlande faciliterait la défense... », etc., etc. La nouvelle tactique a commencé.

Mais l'inconfort des méthodes qu'il faut actuellement employer pour démarrer de la sorte dans une direction nouvelle est inquiétante. Soudain un besoin d'agir naît, impératif, mais la machine aristocratique a perdu sa souplesse. Quand nous fûmes à deux doigts d'une guerre avec l'Irlande, en 1922, et que l'Angleterre avait même clamé ses menaces aux quatre coins du monde, ce fut la Banque d'Angleterre qui mit son veto. De nos jours, des intérêts d'une espèce plus nationale ont sonné l'alarme. Mais le danger est que la machine, un jour, ne mette trop longtemps à démarrer et que nous restions embourbés dans une direction très exactement opposée à celle que les conducteurs de la machine voudraient lui imposer...

Quelles que soient les erreurs des Etats nouveaux, il y a qu'ils agissent rapidement. L'Angleterre a, de plus en plus, difficile à se régler sur leur allure.

* * *

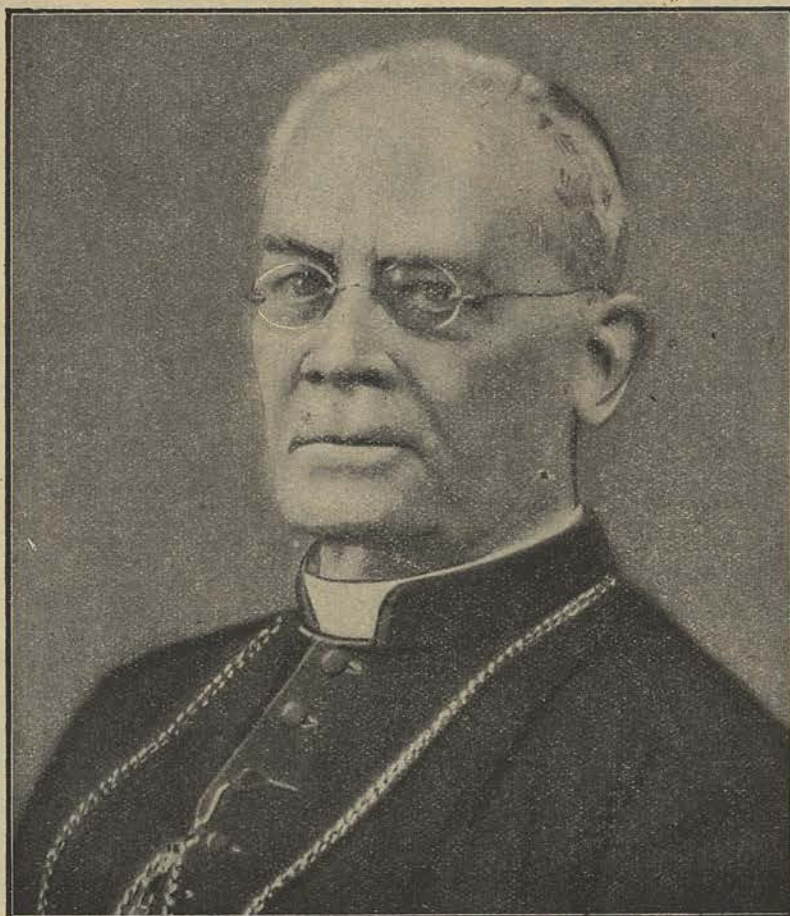
La rupture des négociations irlandaises fournit un nouvel exemple de cette paralysie dont souffre la politique anglaise depuis la guerre et qui semble aller en s'aggravant toujours.

L'Angleterre eût pu résoudre une douzaine de problèmes de première importance si elle les avait saisis à temps et si les puissances financières et autres qui la gouvernent eussent compris les éléments de la situation. S'il y avait eu, aussi, une volonté résolue d'arriver à des décisions permanentes. Mais les trois facteurs faisaient défaut. Tous les problèmes de la politique étrangère de l'Angleterre offrent le même exemple de désordre et d'écroulement. La chose est évidente dans le renouvellement de la menace prussienne; dans l'impossibilité de s'entendre avec la nouvelle et puissante Italie; dans l'attitude de l'Angleterre envers l'Espagne; dans nos relations avec le Japon, et maintenant dans l'affaire des ports irlandais et de la division de l'Irlande.

L'Angleterre a délibérément favorisé la résurrection de la Prusse sous la grossière erreur de jugement que, ce faisant, la Prusse lui rembourserait les crédits énormes lui consentis par notre monopole bancaire. Et le seul résultat de cette politique anglaise fut de nous faire mépriser par le grand état-major prussien, et par ceux sur lesquels il s'appuie, et de faire rire à nos dépens les chefs de l'industrie allemande. Même dans la question essentielle de la rivalité navale, l'Angleterre ne put obtenir qu'une promesse écrite (et qui ne sera pas tenue...) et elle laissa le Reich construire des navires en qualité et en quantité suffisantes pour paralyser toute action anglaise dans le Nord de l'Europe, ou pour soutenir ailleurs une puissance hostile à l'Angleterre.

L'Angleterre resta hypnotisée par l'idée que la force de la

Ce qu'un Prince de l'Église pense de la Méthode de Linguaphone



Mgr BAUDRILLART, l'éminent recteur de l'Institut Catholique de Paris, a bien voulu nous honorer d'une précieuse attestation.

« D'APRÈS LE TÉMOIGNAGE DE PLUSIEURS PROFESSEURS, LE LINGUAPHONE REND EFFECTIVEMENT D'IMPORTANTES SERVICES POUR L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES. C'EST UN TRÈS BON AUXILIAIRE DU MAÎTRE. »

Mgr Baudrillart.

Emanant d'une aussi haute personnalité, ce témoignage sanctionne la valeur de notre méthode. De très nombreuses institutions d'enseignement, aussi bien en Belgique qu'en France, ont maintenant adopté la Méthode Linguaphone, l'incorporant dans leur enseignement moderne des langues.

**Faites un essai gratuit pendant
huit jours**

Demandez-nous aujourd'hui même l'ouvrage gratuit sur les langues vivantes à l'aide du bon ci-contre : vous y trouverez non seulement toute la documentation sur la Méthode LINGUAPHONE, mais encore le moyen d'en faire L'ESSAI GRATUIT PENDANT HUIT JOURS.

BON

pour l'ouvrage gratuit sur les langues vivantes
à adresser à

M. J.-A. HILARET, Directeur de l'Institut
LINGUAPHONE (Classe K 13), 18, rue au
Méridien, Bruxelles. — Tél. 17,60.80.

la chaudière d'avant-garde

au-to-ma-tique au petit charbon

MAXIMUM
de CONFORT et
d'ECONOMIES...

... GRACE
à la chaudière



EN FONTE, SANS GRILLE

DEMANDEZ NOTICE ET TOUS RENSEIGNEMENTS
A VOTRE INSTALLATEUR DE CHAUFFAGE CENTRAL

VISITEZ NOS MAGASINS D'EXPOSITION ET DE VENTE :
CÉRAC S. A., 48, Boul. Adolphe Max, Bruxelles

France était écrasante alors que la France se décomposait sous nos yeux. L'Angleterre ne sut formuler aucune politique au sujet de la mer Rouge et de l'Abyssinie alors que, dès les débuts, l'Italie le lui demandait. Et quand il fut trop tard, l'Angleterre recourut à des mesures extrêmes... puis céda...

En matière de réarmement, ce fut exactement la même histoire. Ce dont l'Angleterre a le plus grand besoin — parce que la chose est difficile à réaliser — c'est d'une armée de terre suffisante. Or, nous préférons la politique de l'autriche; nous préférons espérer contre toute espérance que la machine prendra la place de l'homme, comme si tous nos rivaux, avec leurs armées énormes, étaient des fous incapables de saisir notre conception hautement originale de la guerre moderne!

Nous laissâmes passer Dumeira à l'Italie sans protester. Puis nous cherchâmes à nous sauvegarder en ne parlant jamais de cette île dans nos journaux — singulière méthode de défense...

Et maintenant s'ajoute à tout cela un nouvel échec en matière irlandaise. Tout le monde connaît la situation. Personne n'en parle en public. Des six comtés que l'Angleterre a encouragés dans leur séparatisme, qu'elle soutient et subsidie dans le Nord de l'Irlande, deux ont une majorité nationaliste qui ne fera que croître. Entre-temps le gouvernement orangiste de l'Ulster, traite la minorité qui dépend d'elle, avec une injustice arbitraire. Nous permettons à la guerre économique de durer et nous subsideons largement ceux qui veulent que se perpétue et qu'augmente la division de l'Irlande. Nous faisons tout cela, sachant pourtant, à l'heure actuelle, qu'en cas de guerre une entente avec l'Irlande serait vitale, surtout en matière navale, mais aussi en matière de ravitaillement.

Peut-être bien qu'aucun politicien n'ignore cela. Très certainement aucun banquier et aucun gros industriel (qui comptent pour beaucoup plus que les politiciens) ne se soucient le moins du monde du sort des Loges orangistes. Du côté irlandais tout a été tenté par les hommes responsables pour rapprocher l'Irlande et l'Angleterre. Personne, du côté anglais, parmi les hommes responsables, ne désire maintenir la tension, moins encore ne veut courir le risque que comporterait cette tension en cas de guerre. Mais personne ne bouge, personne n'ose conclure, personne n'ose proposer une politique raisonnable. On se borne à laisser aller les choses...

La seule excuse pour cette incapacité prolongée de tous côtés est un sentiment vague que, d'une façon ou de l'autre, les choses à la longue, finissent toujours par tourner à l'avantage de l'Angleterre. Sentiment irrationnel. Il est basé sur une longue expérience faite dans des conditions totalement différentes; sentiment nourri par l'unité et la sécurité complètes dont jouit la nation dans sa politique intérieure. Sécurité qui permet toutes les erreurs et toutes les fautes sans que nous nous rendions compte de leur coût final...

HILAIRE BELLOC.

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques

Du prix Nobel et d'un écrivain pacifiste

Au cours du voyage d'études que je fis, en 1932, à Berlin, j'eus l'occasion d'être, un jour, invité par quelques jeunes écrivains allemands, qui passaient pour représentatifs de l'état d'esprit de leur génération. C'était, à leur cercle, dans une de ces grandes villas qui bordent Tiergarten, dont, par les larges baies, nous découvriions les sombres frondaisons. La discussion, qui avait naturellement porté sur les rapports de nos deux pays, durait depuis plus d'une heure, lorsque l'un d'eux sembla vouloir brutalement la clore et s'écria, avec une vivacité d'expression qui montrait combien notre langue lui était familière : « *Le coup des responsabilités, on ne nous le fera pas deux fois!* »

Le saisissant propos! et comme soudain il m'éclairait ce qui, pendant mon séjour en Allemagne, m'était encore resté obscur! Ainsi ces jeunes Allemands, qui ne songeaient qu'à l'avenir, non seulement ne rejetaient pas l'idée d'une nouvelle guerre, mais *moralement* s'y préparaient déjà! L'essentielle faiblesse d'un traité de paix, comme celui de Versailles, qui prétendait être un *traité moral*, m'apparaissait ici davantage; car, sous la volonté qu'on leur sentait de se délivrer des réparations matérielles imposées à une Allemagne coupable, l'on discernait le dessein de faire tomber les griefs d'ordre moral qui les motivait et de recouvrer l'innocence! Et, innocents, ces jeunes Allemands entendaient doublement l'être, d'abord pour être déchargés d'un passé, qui leur pesait et dont leur jeunesse ne se croyait pas responsable, mais surtout pour arriver, justifiés et purs, à l'heure où la guerre renaîtrait... Oui, il y avait de tout cela dans l'âpre sursaut de ce garçon allemand qui venait de me découvrir ce que les « responsabilités » signifiaient pour lui et ses pareils, et les précautions que d'ores et déjà leur politique opérait en vue de l'événement futur...

Je ne cessais d'y songer en lisant cet *Été 1914* qui vaut à M. Roger Martin du Gard la gloire universelle du prix Nobel, et, plus encore, en regardant cette photographie, partout reproduite, où l'on peut voir le ministre de France à Stockholm accueillir et féliciter officiellement un écrivain, dont il semble que le principal objet ait été d'affirmer la responsabilité de la France dans la tragédie de 1914 et d'envelopper les deux groupes de belligérants dans une même condamnation. Quel parti la propagande allemande n'en tirera-t-elle point!

On ne doit pas, d'ailleurs, être surpris que l'Académie suédoise, qui, en 1916, couronna Romain Rolland, ait désigné un auteur aussi dépourvu du sentiment de l'honneur et de l'intérêt national que l'auteur des *Thibault*. Essentiellement et traditionnellement pacifiste, le jury du prix Nobel écarte toute œuvre qui n'est pas, en quelque façon, « dénationalisée ». M. Roger Martin du Gard ne l'ignore pas. Il a même pris la précaution de rendre, en passant, un hommage discret au pacifisme de la Suède, — hommage qui n'a pas dû laisser les académiciens de Stockholm insensibles. C'est à la page 248 du second tome, à propos d'un certain Knipperdonck, vieux socialiste suédois au regard d'apôtre, que M. Martin du Gard nous peint avec la sympathie que ses idées lui inspirent : « Il appartenait, dit-il, à un pays pacifique et essentiellement neutre, où le nationalisme exacerbé des principales puissances continentales soulevait, de longue date, l'inquiétude et la désapprobation. » Il y avait donc comme un accord préétabli entre M. Martin du Gard et l'Académie de Suède B

ce grand bourgeois socialisant n'est-il pas le lauréat-type du conformisme pacifiste, qui caractérise le jury du prix Nobel?

Ce qui, par contre, peut surprendre et sembler même assez fâcheux, c'est la réaction ou plutôt l'absence de réaction de la critique française devant une telle désignation. Nous l'avons bien entendue célébrer, en cette occasion, la dignité, le désintéressement que M. Roger Martin du Gard a su garder dans sa vie d'homme de lettres; et nous avons vu ses confrères l'admirer, le donner en exemple, parce qu'il ne *quémante* pas (la chose est-elle donc si rare?), qu'on ne rencontre pas sa photographie dans les journaux, et qu'il a su vivre indépendant, dans le retrait et le silence. Tout cela qui n'est peut-être pas sans mérites mais qui est d'un ordre où il ne nous appartient pas d'entrer, a fait passer sur les tendances et les idées qu'exprime l'*Eté 1914* et qui, celles-là, nous appartiennent. Non seulement l'on n'en a rien dit (1), mais on a pu lire dans cette presse que M. Martin du Gard appelle « patriotarde » de complaisants éloges où se formulait le souhait que cette « œuvre de bonne foi » nous fût « l'occasion d'un examen de conscience absolument sincère » (*sic*).

J'aime à croire qu'il n'y a là qu'une voix égarée et que ceux qui la louent, le plus souvent ne l'ont pas lue. Il faut, en effet, s'y reprendre à plusieurs fois pour venir à bout de ce millier de pages, presque exclusivement remplies d'interminables discussions entre militants socialistes et révolutionnaires, et pour en surmonter l'ennui. Reste que ce fastidieux verbiage a pour objet d'instruire un seul et même procès, celui des responsabilités de la guerre, et que tout, au cours de ces trois volumes, nous y ramène.

Si arbitraire qu'elle me paraisse, je ne reprocherai pas à M. Martin du Gard sa façon de romancer l'histoire, à l'aide de vieux journaux. Je ne relèverai pas davantage ce qu'il peut y avoir d'abusif à mettre couramment dans la bouche d'obscurs internationalistes d'avant-guerre des propos où l'on retrouve tels secrets politiques qui ne nous ont été livrés qu'après la guerre, grâce à la publication des archives diplomatiques ou des Mémoires d'hommes d'Etat. C'est ce que M. Roger Martin du Gard appelle « se documenter ». Passons. Et venons à l'essentiel, je veux dire à l'affirmation de la responsabilité de la France et de son alliée dans le drame de 1914.

* * *

Reconnaissons d'abord que les considérations qui vont suivre sont extrinsèques et ne relèvent pas de la critique littéraire. Mais M. Roger Martin du Gard serait le dernier à les récuser sous le prétexte que ses idées s'expriment par la bouche de personnages romanesques. Je ne dis pas pour autant que Jacques Thibault soit son unique porte-parole; je pense même qu'on retrouverait bien des traits du grand bourgeois que reste M. Roger Martin du Gard dans le personnage du docteur Antoine Thibault. Néanmoins, ce qu'il y a en lui de « dissidence », ce que son ami Jacques Copeau appelle « ses tendances à l'immoralisme et à l'anarchie », c'est en Jacques Thibault que M. Martin du Gard les incarne; c'est par ce personnage d'« intellectuel privilégié » qu'il opère sa rupture de classe. Au reste, ses préférences sociales ne se trahissent-elles pas jusque dans les mots que, romancier, il emploie? Rien qu'un exemple : « Les patriotes *gueulent* la *Marseillaise* »; les révolutionnaires, eux, « *chantent l'Internationale* ». Aussi bien ne risque-t-on guère de se tromper en imputant à M. Martin du Gard les passions de son principal héros; elles ont à tout le moins sa sympathie secrète, et le dérisoire effort d'équilibre qu'il tente, par endroits, pour le contredire, ne fait que nous en convaincre davantage : son frémissement est là.

(1) A ma connaissance, M. Louis Lefebvre a fait seule exception dans un article du *Courrier du Centre*.

Une chose s'en dégage avec évidence. Ce que M. Roger Martin du Gard veut montrer, c'est qu'en ce qui concerne les responsabilités de la guerre de 1914, toutes les choses ont été égales, du côté de l'agresseur comme du côté du résistant; ou plutôt il veut que l'on cesse de croire à la légende de deux peuples dont l'un a fondu sur l'autre et dont l'autre s'est défendu. Il ne semble, d'ailleurs, pas admettre qu'il existe des nations qui croient à leur supériorité naturelle et au droit qu'elles ont d'asservir leurs voisins. Aussi ne recherche-t-il pas où étaient les convoitises, les idées, les intérêts, les passions qui poussaient alors telle nation à faire la guerre, car tous les « gouvernants » lui semblent également coupables. Et par tout ce qu'il dit des origines de la guerre, M. Roger Martin du Gard s'applique à enlever à son pays cette chance qu'un Romain Roland lui-même lui laissait, lorsqu'il disait : « La France a, dans cette guerre, la chance d'avoir le plus beau rôle et la chance plus rare encore que l'univers l'ait reconnu. »

Pour que l'univers en soit moins sûr, M. Martin du Gard multiplie les discours. Dès le tome I de l'*Eté 1914*, c'est une discussion de trente pages où Jacques Thibault oppose abondamment à la molle indifférence de son frère Antoine les raisons qu'il a, lui, de croire la guerre prochaine :

Vois-tu, dit-il, il y a actuellement à la tête de l'Europe une demi-douzaine de sinistres Grands-Patriotes, qui sous l'influence néfaste des états-majors, mènent concurremment leur pays à la guerre. Voilà ce qu'il faut savoir! Les uns, les plus cyniques, voient très bien où ils vont : ils désirent la guerre, et ils la préparent comme on prépare un mauvais coup, parce qu'ils ont la conviction que, à tel moment, les circonstances lui seront favorables. C'est le cas, très net, d'un Berchtold, en Autriche. C'est celui d'un Iswolsky et d'un Sazonov, à Pétersbourg... Les autres, je ne dis pas qu'ils désirent la guerre; presque tous la redoutent. Mais ils s'y résignent, parce qu'ils la croient fatale... Et toute l'activité qu'ils auraient pu déployer à défendre la paix, ils l'emploient, comme les précédents, à préparer la guerre. C'est sans doute le cas du Kaiser et de ses ministres... C'est peut-être celui du gouvernement anglais... Et c'est sûrement, en France, le cas de Poincaré (1).

Et après avoir soutenu que « la politique de la France n'était pas celle d'une nation pacifique », qu'elle « n'avait vraiment pas le droit de protester contre les abus de la force des autres peuples », que Delcassé n'avait pas « fait œuvre de paix en encerclant l'Allemagne » et en entretenant « les dispositions belliqueuses de la Russie », Jacques Thibault conclut de la sorte :

Poincaré, — partant de cette idée que le conflit est inévitable, — a conçu et exécuté une politique qui, loin d'écarter les chances de guerre, ne fait que les accroître! Nos armements, parallèles aux préparatifs russes, ont, à juste titre, effrayé Berlin...(2) Le résultat le plus clair, le résultat diabolique de la politique Iswolsky-Poincaré, c'est d'avoir amené l'Allemagne à devenir telle que Poincaré se la figurait : agressive, nation de proie... Nous tournons dans un cercle infernal. Et si, dans trois mois, la France se trouve jetée dans une guerre que la Russie aura patiemment couvée, une guerre que l'Allemagne aura peut-être follement laissé venir pour profiter

(1) *Eté 1914*, t. I, pp. 172-173.

(2) C'est la thèse soutenue par Lucien Herr. Mais M. Martin du Gard ne dit pas qu'en 1913 les socialistes allemands, à la requête de Bebel, accordèrent un milliard et demi de marks au gouvernement impérial pour ses armements, et que pour sauver la II^e Internationale le socialisme français « capitula » devant le socialisme allemand et endossa, comme dit Andler, « l'aberration historique qui a assuré à l'armée allemande, dans une guerre offensive préparée et bientôt imposée par elle, sa supériorité initiale. (Cf. ANDLER, *Vie de Lucien Herr*.)

d'une occasion favorable, — Poincaré pourra s'écrier triomphalement : « Vous voyez combien j'avais raison de vouloir une armée plus forte et des alliés plus sûrs ! » sans se douter que, par ses erreurs de psychologie, ses amitiés russes et sa politique de prophète pessimiste, il aura été, malgré les apparences, l'un des responsables de cette guerre (1) !

Fait-il parler, non plus un pacifiste militant, comme Jacques Thibault, mais un haut personnage du ministère des Affaires étrangères, comme Rumelles, c'est pour lui faire dire, par exemple :

— « M. Poincaré a été très fort... Très fort... Jugez-en : notre ambassadeur à Pétersbourg a reçu, cette nuit même, l'ordre télégraphique de désapprouver catégoriquement la mobilisation russe, au nom de son gouvernement. »

— « A la bonne heure ! » fit Antoine, naïvement. « Je n'ai jamais été de ceux qui croient que Poincaré consentirait à la guerre. »

Rumelles ne répondit pas tout de suite :

— « M. Poincaré tient surtout à mettre notre responsabilité à couvert », murmura-t-il avec un petit rictus imprévu. « Maintenant, voyez-vous, tardif ou non, quoi qu'il advienne, ce télégramme est là : il restera dans les archives, il fera foi de notre volonté de paix... L'honneur français est sauf... Il était temps... C'est très fort (2). »

Qu'il procède par insinuation comme ici, ou par affirmations passionnées comme ailleurs, M. Roger Martin du Gard n'a qu'un seul et même dessein : obscurcir dans l'esprit de ses lecteurs cette évidence qui leur fait objecter : « Qui a voulu la guerre, qui l'a fait éclater, sinon le gouvernement austro-hongrois, sûr, à bon droit, de l'appui allemand ? » Et « dans la mesure où les initiatives humaines sont cause de grands événements historiques, ces deux gouvernements sont cause de la guerre ». Ils en sont donc responsables, car c'est là le seul sens qu'on puisse valablement donner au mot de responsabilité, de l'aveu même de M. Julien Benda (3).

On peut aussi s'étonner que M. Roger Martin, qui n'a pas entendu se priver de la connaissance des documents diplomatiques publiés après la guerre pour faire son tableau de l'Été 1914, on peut, dis-je, être surpris que l'auteur des *Thibault* n'ait pas cru devoir romancer et dialoguer à sa manière certains documents qui ont le mérite d'établir, de façon irréfutable, le complot austro-allemand. On eût aimé, par exemple, que tel de ses personnages parût savoir qu'au lendemain de l'attentat de Serajevo, où il trouvait le prétexte d'un règlement de compte avec la Serbie, le gouvernement autrichien avait voulu connaître les décisions de l'Allemagne et que, dès le 5 juillet, son ambassadeur à Berlin les lui avait notifiées en ces termes : « Il (Guillaume II) comprenait très bien qu'il serait pénible à Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique (François-Joseph), vu son amour bien connu de la paix, d'envahir la Serbie, mais si nous avions véritablement reconnu la nécessité d'une action guerrière contre la Serbie, lui (l'empereur Guillaume) regretterait que nous laissions passer, sans l'utiliser, le moment actuel si favorable pour nous (4) ».

Le 14 juillet 1914, Tschirsky, ambassadeur allemand à Vienne, envoyait à Guillaume II un rapport dont M. Martin du Gard, par quelque subterfuge romanesque, eût pu faire également état ;

on y disait que, selon le comte Tisza, « la position prise par l'Allemagne, affirmant qu'elle se tiendrait aux côtés de la monarchie, avait exercé la plus grande influence sur la ferme attitude de l'Empereur. » On y disait aussi que la note à la Serbie « était rédigée de telle façon que son acceptation était pour ainsi dire impossible (1) » — et, en lisant cette note, Guillaume II avait souligné deux fois le mot « impossible ». On ne regrette pas moins que le savoir-faire de M. Martin du Gard, romancier, n'ait rien trouvé qui lui permit de donner quelque écho à ce que le représentant militaire bavarois à Berlin écrivait le 29 juillet : « Le chef d'état-major (M. de Mollke) met toute son influence en jeu pour que la situation exceptionnellement favorable soit exploitée en vue de frapper un coup ; il attire l'attention sur le fait que la France se trouve actuellement dans un état embarrassé au point de vue militaire, que la Russie ne se sent militairement rien moins que sûre d'elle-même ; de plus, la saison est favorable, les moissons rentrées en majeure partie, la période d'instruction terminée (2). »

L'Allemagne, en effet, se rendait compte, comme von Jagow, secrétaire d'Etat allemand, l'avait écrit le 18 juillet au prince Lichnowsky, ambassadeur d'Allemagne à Londres, qu'« au fond, la Russie n'était pas prête à faire la guerre ; que la France et l'Angleterre, actuellement, ne la désiraient pas ». Aussi l'ambassadeur autrichien à Berlin télégraphiait-il, le 25 juillet, à son gouvernement : « On vous conseille instamment d'agir immédiatement et de placer le monde devant un fait accompli (3) » — car, comme le disait le comte Berchtold dans le rapport qu'il avait présenté le 27 juillet à l'empereur François-Joseph : « Je ne considère pas comme impossible que les puissances de la Triple-Entente ne puissent faire encore une tentative en vue d'aboutir à une solution pacifique du conflit, si la déclaration de guerre ne crée pas une situation nette (4) »...

Peut-il exister une volonté d'agression plus explicite ? Du reste, le 28 juillet, à 11 heures du matin, l'Autriche déclare la guerre à la Serbie, et l'ultimatum allemand, remis le 31 à la France, précise que « la mobilisation signifie inévitablement la guerre ».

Même alors, M. Roger Martin du Gard ne fait pas taire son esprit de dissentiment et de contestation. En écoutant un jeune ouvrier socialiste qui, le 2 août 1914, s'écrie : « Pour nous, pour les types comme nous qui ont suivi ça de près, il y a une chose certaine et qui prime tout : nous appartenons à un pays qui ne voulait pas la guerre et qui n'a rien à se reprocher... », que va penser Jacques Thibault ? « Les neuf dixièmes des Français en sont là ! fait-il : avides d'innocenter leur pays, et de pouvoir conclure à l'infâme préméditation de l'adversaire, pour justifier les réactions de leurs instincts défensifs (5). » Et méditant sur ce souci qu'ils ont tous de « se justifier, de paraître agir délibérément », il ajoute : « C'est tragique que tant d'hommes avertis, méfiants, puissent devenir tout à coup si crédules dès qu'on fait jouer la corde patriotarde... Plus l'individu est attaché à la paix, plus il est porté à innocenter son pays, ceux de son clan ; et plus ça devient facile de le convaincre que la menace hostile vient de l'étranger, que son gouvernement n'est pas responsable, qu'il fait partie d'une collectivité victime, et qu'il doit se défendre en la défendant... »

Arrêtons là-dessus ce spicilège qu'on pourrait indéfiniment étendre. La propagande allemande s'en chargera. Toutes les

(1) *L'Été 1914*, t. I, pp. 184-185.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 24.

(3) JULIEN BENDA, *La Fin de l'Éternel*, p. 101.

(4) *Pièces diplomatiques relatives aux antécédents de la guerre de 1914, publiées par la République d'Autriche*, I, 6. (Trad. fr. par Camille Jordan, 2 vol., Paris, 1922.)

(1) *Documents relatifs à l'origine de la guerre*, rassemblés par Karl Kautsky, n° 49.

(2) P. DIRR, *Documents bavarois*, 3^e éd. aug. Ed. Oldenbourg, Munich et Berlin, 1925, p. 221.

(3) *Pièces diplomatiques*, op. cit., II, 32.

(4) *Pièces diplomatiques*, op. cit., II, 78.

(5) *Été de 1914*, t. III, pp. 205 à 210.

organisations « pacifiques » voudront, au reste, la seconder, en répandant l'œuvre que le jury de Stockholm a désigné comme « la plus haute, dans le sens idéaliste ». « Lire l'*Eté 1914*, dit une annonce de librairie, c'est encore servir la cause de la paix. » Voilà qui nous remet en mémoire les paroles du Dr Reimann, de ce pédagogue allemand que citait, l'autre jour, le professeur Fœrster : « *Au fond de moi-même, déclarait-il au Congrès de Godesberg, je déteste tous les pacifistes; mais les pacifistes étrangers sont nos meilleurs alliés.* » Prix Nobel 1937, et grâce à l'audience qu'il lui donne, M. Roger Martin du Gard ne laissera pas de servir, qu'il le veuille ou non, la cause des adversaires de son pays.

HENRI MASSIS.

En quelques lignes...

Ferdinand Brunot

C'est le plus belliqueux des Sorbonnages qui s'en va. La barbe fleurie par un éternel rictus, Ferdinand Brunot n'avait rien de ce qu'il est convenu d'appeler le ton bénisseur. Maire de son arrondissement, il avait même pris part — et avec quelle alacrité radicale! — aux luttes politiques. Mais sa profonde connaissance de la langue, de cette langue française qu'il aimait jusqu'à consacrer le meilleur de son existence laborieuse, voilà qui assure au maître disparu l'immortalité!

Immortel, Ferdinand Brunot l'était de droit, bien que la fille de Richelieu le considérât avec une défiance mêlée de rancœur. Mais il siégeait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Et il pouvait faire graver sur sa carte de visite : « professeur d'Histoire de la langue française à la Faculté des lettres de Paris, ancien doyen de la dite Faculté ». Pour nombre de ses collègues et amis, il sera resté « le Doyen », ayant exercé cette fonction pendant un terme long et brillant de neuf années.

L'Histoire de la langue française, des origines à 1900 est un véritable monument dont neuf tomes ont paru (en seize volumes : la plupart de cinq et six cents pages grand in-8°) et dont on annonçait les tomes X et XI (« La Langue classique dans la tourmente » et « La Perte de l'hégémonie en Europe »). Ferdinand Brunot, qui s'était assuré des collaborateurs de choix, y poursuit l'inventaire raisonné des richesses du parler national depuis la conquête latine. Fidèle à une méthode féconde en rapprochements originaux, l'auteur de la *Pensée et la langue* ne négligeait jamais de mettre l'accent sur les rapports qui existent entre la linguistique proprement dite et les institutions, entre les faits lexicaux et la marche même des événements. C'est ce qui rend passionnante la lecture d'une Somme dont on ne vantera jamais assez l'originalité singulière et le caractère définitif.

Le polémiste

On se souvient encore de cette bataille de grammairiens qui mit aux prises, voici quelques années, d'un côté la Compagnie du bout du Pont-des-Arts, de l'autre le sarcastique historien de la langue. Il s'agissait de cet enfant mal venu (la *Grammaire de l'Académie française*) que quatre parrains — Doumic, Dédier, Valéry, Abel Hermant — avaient tenu sur les fonts. En réalité, le factum avait été commis par un « nègre ».

Rarement, Brunot s'était trouvé à pareille fête. Par un diabolique souci de coquetterie, il adopta, sur la couverture de ses *Observations* (imprimées à Liège), en rouge et noir, la disposition typographique de la *Grammaire*. Une épigraphe se lisait, sous le titre, ainsi conçue : « *Tous les Français doivent souhaiter une pleine réussite à cette grammaire qui ajoutera à la haute considération dont jouit l'Académie* » (nouvelle règle d'accord des adjectifs suivant la *Grammaire*, p. 92).

Sous la forme piquante d'annotations marginales, qui font penser au commentaire de Desportes par Malherbe, « le Doyen » juge sans indulgence une entreprise de librairie qui, pour avoir sacrifié au démon de la logique, gauchit à tout coup. En matière de langage, précisément, la logique n'explique rien.

Notre historien le savait bien, qui restitue tous ses droits à l'évolution créatrice. Le français n'est pas chose morte, figée, *ne varietur*. Il est en perpétuel devenir. Nous le renouvelons à chaque instant; nous le perfectionnons, d'ailleurs. Et, d'autre part, la psychologie a aussi son mot à dire. Foin des légistes qui ne jurent que par l'ellipse et qui n'édicent leurs règlements que pour le monde parfaitement théorique des sous-entendus! Nous ne voulons être ni en Scolastique, ni en Logomachie. Parce que la langue ne ressemble en rien à une mécanique formelle.

Ferdinand Brunot appliquait son esprit novateur au noble métier d'enseigner. Il est un peu responsable d'une méthode grammaticale *ad usum delphini*. Il s'agirait de ne pas perdre de vue, un seul instant, les relations entre le concept et le mot. Avouons que l'ambition est haute, mais qu'elle dépasse les « possibilités » du maître dans la petite classe.

Ce grammairien était, de surcroît, homme de goût. Je garde souvenance d'une explication qu'il improvisa des quatre premiers vers d'*Athalie*. Lanson assistait à l'exercice. Ce fut un régal. Ferdinand Brunot, honnêtement, professait que le sens esthétique est un don, et qu'il ne reste au magister qu'à développer l'esprit de recherche.

L'Université de Liège l'avait accueilli parmi ses docteurs *honoris causa*.

Jacques de Lacretelle, académicien

La réception fut une fête de l'esprit et de l'élégance. Oncques n'avait-on vu, sous la Coupole, récipiendaire mieux pris dans son habit aux galantes palmes vertes. Quand Pierre Benoît fut reçu, il était « jeune », lui aussi; mais Antinéa ne l'eût sans doute pas recruté pour la chambre des sarcophages, tant il faisait adipeux et mal entouré. Voici venir un académicien dont les Précieuses de ce temps pourront se disputer la photographie! Et il succède à Henri de Régner, lequel portait en grand seigneur le monocle hautain.

Un autre « événement » de cette réception : les débuts, au fauteuil du secrétaire perpétuel, d'un Georges Goyau frais élu. Ainsi donc, la barbe de noyé de René Doumic ne traduirait plus l'austère désolation de ces lieux où ne souffla jamais la pompe de l'aspirateur de poussières... Dans la galerie où ils somnolent jusqu'au roulement de tambour, les bustes des Immortels n'en croyaient pas leurs yeux caves.

Jacques de Lacretelle connaissait les aîtres : n'est-il pas le troisième du nom à siéger au quai Conti? L'Académie, une fois de plus, se révélait mainteneuse des traditions.

L'auteur de *Silbermann* fit, de l'aveu de tous, une charmante harangue. Il sut éviter le poncif, sans jamais paraître outre-cuidant. Abel Hermant, qui a tout à fait pris le ton de la maison, lui répondit par un de ces discours qui ne brisent ni les vitres, ni les us. Au balcon du ciel, René Doumic devait sourire...

PARMI NOS 200 CRUS

QUELQUES VINS PARTICULIÈREMENT RECOMMANDABLES

	Par bouteille.	Par 30 bout.	Par 60 bout.	Par 100 bout.
VINS DE TABLE				
Côtes de Saillac	4.25	4.—	3.75	3.50
Tordjman, vin d'Algérie	5.50	5.25	5.—	4.75
Clos du Manoir, vin rouge ou blanc	5.25	5.15	5.—	4.75
BORDEAUX ROUGES				
Château de Barbe, 1931	6.—	—	5.75	5.50
Saint-Emilion, 1929	13.—	12.50	12.—	—
* Saint-Estèphe, 1934	10.—	—	9.50	9.—
* Margaux, 1934	12.—	11.50	11.—	10.—
** Château Marquis de Terme, 1931	12.50	12.—	11.—	10.—
Château Pouget, 1929	17.—	16.50	16.—	15.50
• Etampé. •• Etampé bouchon capsulé.				
BORDEAUX BLANCS				
** Graves Saint-Hilaire	8.—	—	7.75	7.50
Barsac, 1923	18.—	17.25	16.50	15.50
Sauternes, 1926	18.—	17.25	16.50	15.50
Ste-Croix du Mont, 1923	18.—	17.25	16.50	15.50
* Château de Rauzan, 1934	7.—	—	6.75	6.50
• Etampé. •• Etampé bouchon capsulé.				
BEAUJOLAIS MACONNAIS				
Beaujolais	6.—	—	5.75	5.50
Beaujolais, 1926	9.—	8.50	8.—	7.50
Mâcon supérieur	7.50	7.—	6.50	6.—
Moulin-à-vent, 1926	15.—	14.25	13.50	12.50
Moulin-à-vent, 1924	16.—	15.25	14.50	13.75
BOURGOGNES				
Grand vin de Bourgogne Latour, 1929	22.—	20.75	19.50	18.—
Pommard, 1924	22.—	21.—	20.—	19.—
Gevrey Chambertin, 1926	21.—	20.50	19.75	19.—
Mercurey, 1924	21.—	20.—	19.—	18.—
Aloxe Corton, 1924	24.—	23.—	22.—	21.—
Pommard, 1919	25.—	24.—	22.50	21.—
Chablis, 1926	23.—	22.—	21.—	20.—
ORIGINE CONTROLEE ETAMPE RHONE				
Châteauneuf du Pape	13.—	12.50	12.—	11.25
MOSELLE RHIN				
Niersteiner	15.—	14.50	14.—	13.50
Riesling Auslese	9.—	8.25	7.75	7.—
Liebfraumilch	26.50	25.—	23.—	21.—
VINS DE LIQUEURS				
Malaga Aguio	7.50	7.—	6.50	6.—
Tarragone	6.—	5.85	5.70	5.50
Tokay sec	15.—	14.25	13.50	12.75
PORTOS				
* Porto Aguio, rouge	15.—	14.25	13.50	12.75
* Porto Aguio, blanc	19.—	18.25	17.25	16.25
** Porto Tawny, 1917	35.—	33.50	32.—	30.—
• Etampé. •• Etampé bouchon capsulé.				
CHAMPAGNE				
Champagne M. Hemard, extra sec	33.—	32.—	31.—	30.—
VIN MOUSSEUX				
Jean d'Harbley, vin mousseux	15.—	14.25	13.75	13.—

• AU BON MARCHÉ •

VAXELAIRE-CLAES ♦ BRUXELLES ♦ ANVERS ♦ LIÈGE ♦ BRUGES

EXPEDITION EN PROVINCE FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE DE
TOUTE COMMANDE D'UN MONTANT DE 200 FRANCS.

LOI DU 10 JUIN 1937

Extension des Allocations Familiales

ALLOCATIONS ANNUELLES

payables par semestre, sauf modification par Arrêté Royal

Pour un enfant	Frs	225,00
Pour deux enfants		585,00
Pour trois enfants		1,221,00
Pour quatre enfants		2,253,00
Pour cinq enfants		3,705,00
Pour six enfants		5,157,00, etc.

Minimum de Contrainte

Maximum de Facilités

en vous adressant à



“LA FAMILLE,”

Caisse Mutuelle d'Allocations Familiales

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Tél. : 11.81.90 (3 lignes) C. Ch. Post. : 430.14

GROUPEMENT

POUR LA

Vente des Sous-Produits
en Grès et en Petit Granit

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

Carrières dans la vallée de l'Ourthe, dans la vallée du
Hoyoux et dans la vallée du Bocq.

Le seul groupement de carrières de grès possédant
la plus grande variété de teintes.

Spécialité de moellons et parements
POUR CONSTRUCTIONS ET SOUBASSEMENTS.

TOUS CONCASSÉS POUR BÉTON

RÉFÉRENCES: Église Ste-Julienne, à Verviers; Église St-Pholien,
Liège; Église St-Christophe, à Liège; Nouvelle école des Filles
de la Croix, à Cointe; Église de Robermont, etc., etc. Fournis-
seur à l'Exposition de Paris; pour les travaux du canal Albert.

Documentation et photographies seront fournies sur simple demande

8, rue de la Paix, LIÈGE

Téléphones :

Direction 148.77

Comptabilité et Expéditions 148.76

Tempête sur l'Occident

Ce n'est ni le titre d'un film, ni une figure de style. La tempête a soufflé, bien que nous ne soyons pas à l'équinoxe, abattant les cheminées, déracinant des chênes centenaires, faisant glisser le terril et déborder le fleuve. Une aurore boréale avait préludé à ces déchainements d'Eole. Beaucoup n'y ont accordé qu'une attention distraite; parce que les *city lights*, les lumières de la ville ont désormais l'habitude de donner à notre ciel des reflets rougeoyants.

La semaine dernière j'annonçais, ici même, la fin de l'hiver... et je proclamais, du même coup, mon scepticisme en fait de prédictions météorologiques. Comme pour infirmer mon couplet sur le crocus, les grands vents ont déferlé. L'aiguille du baromètre sautait comme une petite folle. Elle atteignait, du côté de « Tempête », la graduation minima. Cependant des éclairs zébraient les nuages cuivrés. On entendit rouler tous les tonnerres de Dieu.

Les médecins attribuent à cette dépression atmosphérique maladies et accidents. Les diplomates finiront bien par y trouver le secret des catastrophes genevoises. En attendant, le canon continue de faire sa grosse voix. Et la tempête est aussi sur l'Asie, comme au ciné.

L'héritière attendue

... Elle s'est fait attendre longtemps. Et le bon peuple hollandais — qu'on aurait grand tort, au demeurant, de croire placide — se mettait à désespérer de la science de ses gynécologues. Les oranges risquaient de pourrir sur l'Arbre de la Nativité. Dans les écoles, garçons et filles réclamaient la distribution de ces grains d'anis qui font, aux rives du Zuiderzee, l'office de nos dragées de baptême.

Il ne faut pas sourire de ces explosions un tantet naïves de la liesse populaire. Le paysan frison et la laitière de Walcheren communient dans une même allégresse cordiale et dynastique. Et si nous voyons un peu toute cette joie sous les couleurs criardes du chromo, c'est qu'une Hollande pour touristes nous a familiarisés avec le buveur de schiedam et avec les coiffes blanches à tire-bouchons d'or.

En vérité, la monarchie est une institution plus solide que ces dignes qui défendent le plat pays des fureurs de l'Océan. Parce que l'enfant royal est une fille, une tradition se maintient. Et parce que ce souriant prince consort a failli perdre la vie dans un accident d'automobile, tous les présages sont réunis — l'Angoisse et la jeune Espérance — autour de la berceuse.

Conférences Cardinal Mercier

GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

19^e ANNÉE

ET

Grandes Conférences Littéraires

11^e ANNÉE

La prochaine conférence sera faite **mardi 8 février**, à 5 heures (Salle Patria), par

M. BERTRAND FLORNOY

explorateur

SUJET :

AU PAYS des INDIENS RÉDUCTEURS de TÊTES

Avec projections et exposition de têtes réduites

Des cartes (10 et 15 francs) pour cette séance sont en vente à la Maison F. Lauweryns, 20, Treurenberg, et à la Nation Belge, 50, place de Brouckère

Voyages en Carélie⁽¹⁾

VII. — Voiniemi. Une ferme carélienne. La « sauna ».

A 11 heures du soir, le vapeur jeta l'ancre à Voiniemi. C'est une petite jetée de bois pourri, avec sa planchette clouée à un poteau, sur un rivage absolument désert, d'où un chemin de sable part s'enfoncer dans le bois de pins. Le capitaine nous dit : « Nous resterons ici jusqu'à 3 heures du matin. Il vous est loisible de faire une promenade. Vous n'en dormirez que mieux après, d'autant plus que vous ne sentirez pas dans vos couchettes la pulsation des machines. »

La nuit était douce; voilé pourtant, le ciel gardait une clarté grise de crépuscule. Les grillons crissaient. Des corneilles mante-lées se levaient, ramaient un instant dans l'air, pour se poser un peu plus loin. La brise mêlait un salubre parfum de résine à la fauve odeur de l'eau.

Quelques voyageurs descendirent, dont un seul, l'ingénieur M..., emportait ses bagages. J'étais en compagnie du docteur S... et de sa petite famille. Nous marchions gaîment à la découverte.

Après avoir traversé le bois, nous aperçûmes, dans une plaine cultivée, une grande ferme. A droite du chemin, la grange, en granit, vaste et belle comme une église; à gauche, divers bâtiments en bois, décors plantés au hasard, encadraient vaille que vaille une vaste cour prolongée par un jardinet fleuri, munis des accessoires indispensables : la balançoire grande comme un carrosse, avec ses deux bancs se faisant face; la citerne avec, au sommet d'une fourche, la longue poutre à bascule qui reproduit l'antique tolléon; des bancs rustiques autour d'un gros monolithe taillé d'inscriptions et de figures. Un peu en retrait, au fond du courtil, une petite baraque enfumée : l'indispensable *sauna*, l'étuve finnoise. La maison d'habitation, composée de deux ailes se joignant à angle droit, avait la forme traditionnelle des presbytères. Les toitures de planchettes de sapin goudronné, disposées à la manière des ardoises, luisaient comme des dos d'écaillés au-dessus des parois peintes en jaune clair. Devant le *tuuli-kaappi* (2), au pied du petit escalier, un joli chien finnois à fourrure beige pointait vers nous son fin museau et ses yeux vifs et doux.

Comme le docteur me détaillait les caractéristiques de la ferme carélienne-type, l'ingénieur M... sortit de cette maison où il venait passer le week-end et nous demanda : « La sauna ne vous tente-t-elle pas? Ce monsieur la connaît-elle? La maîtresse de céans la met à votre disposition. On la préparerait tout de suite. »

Les Finlandais font volontiers aux étrangers l'honneur de leur sauna. Dès le lendemain de votre arrivée à Helsingfors on vous demande : « Connaissez-vous la sauna? C'est une particularité de notre pays. » A bord de l'*Orivesi*, le professeur L... m'avait posé la question, et le docteur S... venait de me la poser, lui aussi, il y a un instant. J'avais répondu : « Je la connais théoriquement, par la description qu'en fait J.-L. Perret dans son dernier livre et par un conte d'Ano (3). »

— Eh bien! s'écria le docteur S..., quand l'ingénieur nous eut invités, voici une occasion unique de la connaître expérimentale-

(1) Voir la *Revue* du 21 janvier 1938.

(2) Petit porche complètement fermé à l'entrée des maisons finnoises.

(3) Juhani Ano « le Maupassant finnois », a décrit une séance de sauna dans *Sasu le Roux* (traduit par Maurice de Coppet : *Copeaux*, contes choisis de J. Ano. Cahiers de Finlande, n° 5, Werner Söderström, Helsinki). Mais la scène se passe dans une grande sauna de la capitale.

ment. Non celle des villes, banale et prosaïque, mais la véritable, selon les vieilles traditions.

J'objectai un commencement de rhume.

— Qu'à cela ne tienne! me répliqua-t-il. Ne craignez rien. Je suis médecin et je puis vous garantir sa bienfaisance. Vous la prendrez avec l'ingénieur et avec moi.

Pendant que les servantes allumaient la fournaise et apportaient une montagne de draps blancs et de serviettes, nous causâmes dans la fraîcheur du soir embaumée de roses et d'œillets. Bientôt la petite cheminée commença à dégorger une épaisse fumée.

La fermière parut sur le seuil, et après les paroles de bienvenue les plus aimables, elle annonça : « Tout est prêt. »

Les trois hommes se dirigèrent vers la sauna. Une nuit d'étable y régnait, avec une chaleur de four. Par la petite fenêtre, un peu de jour venait toucher les banquettes de l'antichambre exigüe et la blancheur des piles de linge frais. La porte refermée, les rites de la sauna se déroulèrent, dirigés par l'ingénieur. Déshabillé, on va s'asseoir sur les bancs d'une estrade à claire-voie qui occupe un angle de l'étuve. Dans l'angle opposé un vaste amas de pierres enferme un foyer ardent.

L'ingénieur, qui remplace pour nous la vieille servante ordinairement commise à cet office, puise, au moyen d'une écuelle, de l'eau dans un baquet placé devant lui et la jette sur les pierres brûlantes du foyer, qui se mettent à fumer avec des chuintements et des sifflements furieux. La vapeur emplît bientôt la petite pièce toute noire. Alors les baigneurs s'aspergent à pleines mains de l'eau que contient le cuveau placé devant chacun d'eux, s'en couvrent comme de paquets d'averse, et leurs torses ruissellent à la fois d'eau et de sueur. Dans le silence, le souffle sort bruyant des poitrines haletantes. Ensuite ils trempent dans le baquet un faisceau de branchettes de bouleau encore toutes feuillues et s'en flagellent le buste, les jambes, les reins, les épaules, — doucement d'abord, à petits coups répétés, puis lentement et plus fort. Le sang circule impétueux; la sueur ruisselle de la tête aux pieds; les poitrines se dilatent avec une sensation d'aise extraordinaire. L'aspersion du foyer s'est poursuivie par intervalles; un brouillard chaud fume autour des corps, autour des bras levés et baissés sur un rythme lent. A cette gymnastique les muscles se fatiguent; dans cette chaleur les souffles s'épuisent un peu : il faut un entr'acte. Les baigneurs vont se reposer dans l'antichambre. Quelqu'un ouvre la porte sur la nuit déjà froide. Je crie ma crainte; le docteur me rassure et va se placer crânement dans le courant d'air.

Maintenant le second acte. On reprend sa place sur l'estrade. L'ingénieur recommence à jeter de l'eau sur les pierres brûlantes. Après de nouvelles ablutions, les baigneurs s'arment d'une manière de strigile, en tissu très rugueux, l'enduisent de savon, et commencent les frictions qui remplacent la flagellation du premier acte, avec à peu près le même effet : le sang se précipite dans les vaisseaux, et quand on recommence les ablutions, l'eau se mêle de nouveau à une sueur abondante.

Le deuxième entr'acte est semblable au premier.

Et commence le troisième acte. Même respiration d'air chaud et humide, même exercice lent des bras, mêmes aspersions. Mais la vapeur est devenue de plus en plus irrespirable. On se lève, on saisit par ses hautes anses le baquet, et on en retourne tout le contenu sur sa tête. Le corps frissonne de la racine des cheveux à la plante des pieds sous cette douche brutale.

Troisième antr'acte. Je crois que la séance est terminée, et je pousse un soupir de soulagement. Mais non, il reste l'épilogue, simple, mais terrible.

On remonte sur l'estrade. Et l'ingénieur jette avec rage sur le foyer toute l'eau qui reste dans le cuveau. C'est une tempête

de sifflements, un tourbillon de jets de vapeur. On aspire du feu; on se sent comme revêtu d'un maillot de feu liquide. Le halètement se précipite. Moi, je pense perdre le souffle; je n'en peux plus : je suis une torche!

« Arrêtez! dit le docteur. Pour notre hôte, qui n'a pas l'habitude, cela suffira. »

Je bondis dans l'antichambre, m'enveloppe de serviettes et me frictionne avec rage. Car la torche que je suis semble plongée dans de la glace.

« Non, dit le docteur, c'est mal. Ne vous rhabillez pas encore! La sueur doit s'évaporer lentement. »

Par la porte ouverte coulait un souffle froid. Il s'y tint debout, les bras croisés :

« Notez, cher monsieur, que l'expérience n'est pas complète. En sortant de la sauna le Finnois va se jeter dans le lac ou dans la rivière; en hiver il se roule dans la neige. Nous devons nous contenter aujourd'hui de ce pauvre courant d'air. »

Sans l'écouter davantage, je me rhabillai en vitesse. J'avoue que je n'eus pas de frissons; au contraire, une bonne chaleur me pénétrait, et l'air nocturne caressait agréablement mes joues en feu et mes cheveux mouillés qui fumaient. Sommairement vêtu, l'ingénieur, le torse nu, se promenait parmi les fleurs du courtil.

Nous étions invités à la ferme. Par le petit escalier de bois nous montâmes au vaste salon où les gentilles fermières — car, détail étrange et charmant, cette ferme est dirigée par les trois filles d'un banquier d'Helsingfors, dont l'aînée a peut-être trente ans — ont tenu à reconstituer le mobilier des temps anciens : les bancs peints en bleu le long du mur, la chaise à bascule biplace qu'on appelle l'« équipage de l'amour », l'horloge dans sa haute gaine de bois sculpté et polychromé. Mais sur la grande table la lampe à abat-jour mauve éclairait les journaux et magazines de la capitale, et sur un guéridon l'appareil radiophonique faisait luire doucement sa caisse de noyer poli. Après que nous eûmes écrit nos noms et nos impressions dans l'inévitable registre des visiteurs, je dus prendre place dans le rocking-chair, tandis qu'on apportait des rafraîchissements.

Le docteur me tâta le pouls; il hocha la tête : « Trop précipité, dit-il. Je vous l'avais bien dit : vous avez eu tort de vous rhabiller trop tôt. » Je n'étais pas convaincu.

Nous visitâmes ensuite la grande salle de famille, avec sa longue table où l'on mange assis sur des bancs sans dossier — et le maître prend place au haut bout pour dire les prières et distribuer la nourriture à toute la maisonnée; — l'immense foyer, garni de courtines en été, vaste comme une alcôve, et qui rappelle les cheminées des anciens châteaux forts; les chaises de bois peintes en bleu et jaune; les bahuts aux panneaux décorés de fleurs; les tapis finnois appelés *ryijyt* (prononcez : ru-iute) aux longs fils de grosse laine, moelleux comme de la mousse; les tableaux en bois sculpté ou en pyrogravure représentant les métiers et usages de la province. Evidemment cette ferme est une reconstitution, mais les meubles en sont authentiques, la plupart très anciens, et cela ne ressemble pas du tout à un musée. La vie réelle s'est réincorporé tout cela : dans ce foyer rougeoient en hiver les grosses bûches de bouleau; sur cette table se rangent, aux veilles de fêtes, les appétissantes tartes caréliennes appelées *piirakka*, oblongues comme des tartines; dans ces fauteuils à bascule se balancent le soir trois jeunes filles qui lisent Linnankoski ou Sillanpää; et dans sa gaine archaïque l'horloge mesure et sonne les heures d'aujourd'hui, réglant les travaux, les repas, les loisirs. D'ailleurs, un peu partout en Finlande, et singulièrement en Carélie et en Ostrobothnie, des

fermes non « arrangées » subsistent, pareilles à celles-ci, — j'en verrai beaucoup, — moins riches, mais aussi propres, aussi poétiques. Autre chose est un décor d'exposition, artificiel, tout en trompe-l'œil, autre chose la maison de toujours qui ne veut point changer son aspect ni ses habitudes, parce qu'elle croirait perdre un legs patril, autant dire mourir. Et cette volonté de demeurer soi, de n'abdiquer point, de ne renoncer à rien d'essentiel, tout en adoptant les progrès modernes — téléphone, radio, moteurs, tracteurs, machines agricoles — est une façon intelligente et sûre de se défendre contre le mouvement d'absorption émanant de la grande industrie, qui n'a ni personnalité, ni patrie, et qui aurait tôt fait de convertir la Finlande en une banale province d'Europe. La jeune République peut se féliciter d'être entrée assez tard dans la course au progrès : ayant eu le temps de voir tous les maux que ce progrès mal appliqué cause aux pays qui s'y sont lancés sans réflexion et sans mesure — centralisation à outrance, nivellement, perte des traditions régionales et même nationales, — elle est assez sage pour les éviter ou les contre-balancer; et le meilleur moyen, elle l'a compris, est de garder ses racines bien enfoncées dans la terre et dans le passé dont il est toujours dangereux de rejeter les expériences et les leçons. Ainsi elle ne gardera pas seulement plus intacte l'incomparable poésie de ses paysages, mais la vie même et les qualités de sa race. Les vieux pays d'Europe contaminés par le machinisme travaillent, je le sais bien, à se guérir par un retour au fonds ancien et sain de leur peuple. Mais cela n'équivaut plus guère qu'aux exercices de respiration artificielle pratiqués sur un noyé. La Finlande fait mieux : elle maintient sa vie, encore vigoureuse, et la revigore; elle prévient le mal, pour n'avoir pas à s'en guérir; elle pratique la prophylaxie, qui vaut mieux que la désinfection.

VIII. — Joensuu

Je dormis bien, cette nuit-là, après la promenade nocturne et l'étuve finnoise. Lorsque, à mon réveil, j'écartai le rideau de ma fenêtre, le matin déjà précis avait la forme d'îles aux bois un peu vaporeux entre des côtes nettes, glissant sur une mer d'acier, et le ciel était clair sans encore être bleu. A sept heures le vapeur touchait les quais de Joensuu. Dans l'eau du petit port tranquille se reflètent une série de maisons rouges sur pilotis : tableau spécifiquement finnois, et que les peintres n'ont pas raté. Mais il n'y a que cela de rouge et de chaud, ce hameau lacustre; le reste de la ville est jaune ou crème, comme presque toutes les petites villes, en Finlande. Le crème leur paraît-il plus distingué? Comme je préfère le rouge-brun des villages et des petites fermes isolées!

Peut-être la crainte de l'incendie, qui justifie l'éparpillement des divers bâtiments des fermes, a-t-elle aussi conseillé aux villes du Nord de faire leurs rues assez larges. Il n'y a guère que Porvoo, je pense, qui fasse exception, et seulement dans ses vieux quartiers. Mais comment expliquer la rectitude de toutes ces rues, parallèles ou perpendiculaires l'une à l'autre? Ce plan géométrique, qui donne aux villes, du haut des airs, l'aspect de casses d'imprimerie, est-il l'effet du hasard ou d'une volonté officielle? Il est vrai que le feu, ou, à son défaut, les pluies et la neige doivent les empêcher de devenir très vieilles. Alors, en se renouvelant, elles auront rectifié leur alignement...

Avec la verdure de ses boulevards et de son square, avec son magnifique hôtel de ville dessiné par Eliel Saarinen, Joensuu est une ville de province — une manière de sous-préfecture — assez avenante, et dans ce matin un peu trop froid du 1^{er} août je m'y promène avec plaisir. Je sais que Joensuu est en fête : elle attend la visite officielle du Président de la République,

Kyösto Kallio, dont la figure d'artisan endimanché m'est déjà depuis longtemps familière et sympathique. Le pavillon finlandais flotte partout : aux mâts dressés dans les jardinets, aux façades des boutiques. Mais sa pâleur épouse trop celle des maisons. La croix bleu clair sur fond blanc, c'est délicat, aérien ; sur les places et dans les rues ce n'est pas décoratif : il faut aux fêtes en plein air des couleurs voyantes. Le bleu pâle des eaux, le blanc des neiges sont froids : il faut de la flamme : rouge, jaune ou orange, indigo.

Les couleurs rieuses et chantantes que les drapeaux ne peuvent lui donner, la ville les reçoit des jeunes Caréliennes que les bateaux et les autobus déversent déjà dans les rues, et auxquelles se joindront bientôt les citadines, levées pour la circonstance plus tôt que de coutume. Toutes se sont parées des beaux atours qui font, sur les gravures rehaussées, la gloire de leurs aïeules. Je n'ai jamais vu créer de l'unité avec une variété si capricieuse. Sans doute le rouge et le vert sont les notes dominantes; mais que de mélodies diverses ne peut-on pas composer avec ces deux notes-là, en y ajoutant quelques fioritures! Robes de couleur unie ou à raies verticales de deux couleurs, corsages fleuris ou fichus en pointe, chemisettes blanches sous le boléro de velours lacé d'un ruban, tabliers blancs ou verts ou rouges, fleuris ou brodés, bretelles éclatantes, aumônière brochée à la ceinture; et sur la chevelure d'or très clair — elle est partout ici, la « fille aux cheveux de lin »! — une coiffe, un bonnet, ou simplement un bandeau de velours qui barre le front et dont les deux rubans flottent dans le dos. Dans quels journaux de modes ou très anciens ou très récents les couturières ont-elles trouvé tous ces modèles, dont quelques-uns, ravissants, parviennent à rendre presque jolies ces filles de l'Est aux poignets de garçons, aux visages clairs, mais rarement doux et fins? Il faut se rendre à l'évidence : il s'agit bien d'une vieille mode réintroduite. Est-elle moins charmante parce qu'elle s'inspire du passé local — qui n'est pas encore tout à fait mort, d'ailleurs, — plutôt que des inventions modernes venues d'une capitale étrangère? Ces toilettes modestes et pittoresques satisfont le goût, presque général aujourd'hui, pour l'uniforme, signe de ralliement d'une caste, affirmation d'un idéal commun; mais elles ont sur l'uniforme cet avantage de laisser du jeu à la fantaisie.

Tout à l'heure, en acclamant le Président aimé, ces jeunes filles n'auront qu'à se grouper pour composer le plus riant parterre qui se puisse rêver; elles n'auront qu'à se mettre en marche pour former le plus savoureux cortège, historique et vivant à la fois, image et délégation d'un peuple vraiment ressuscité. Oui, la fête de Joensuu sera jolie, et le Président Kallio, fennisant convaincu, sera content.

IX. — Les jours et les nuits de Koli

« Kivistöia est un endroit fort ordinaire, où Ville et Mina ont une maisonnette à eux, une étable pour leur unique vache, et, dans un désordre pittoresque, toute une série de petits bâtiments de ferme. » Ce début d'une nouvelle de Sillanpää, on le relit sur les humbles paysages ruraux aux huttes de bois peintes en rouge, ou pas du tout peintes, et noircies par leur seule vétusté, quand on traverse les rudes champs de Carélie. Les villages sont rares; les fermes disséminées à de grandes distances. Mais des humbles seuils ou des jardinets aux fleurs vulgaires nous regardent passer une jeune maman, une fillette, une vieille : celles qui ne peuvent obéir à l'appel de Joensuu. De distance en distance nous croisons des groupes de piétons, de cyclistes qui descendent vers la ville. Les hommes ont attaché à leur ceinture le puukko des dimanches au fourreau historié, et presque tous portent de hautes bottes,

aux bouts recourbés en crochet pour retenir, en hiver, la courroie du ski. Joensuu sera aujourd'hui un vaste musée régionaliste animé comme une foire. J'aurais bien voulu m'y attarder. Mais les restaurants sont rares. Pour donner à boire et à manger à toute une province, l'hôtel de ville et les écoles ont converti quelques-uns de leurs locaux en buffets ou buvettes; mais, de grand matin déjà, ils s'emplissaient de joyeux bruits d'auberge.

D'ailleurs, Koli est un paradis capable d'abolir tout regret. Il élève sa colline de 347 mètres au bord du lac Pielinen. A son sommet, parmi les arbres, l'Ylämaja offre une hospitalité si confortable et si cordiale qu'on serait mal inspiré de n'y point prolonger son séjour.

Le ciel, pluvieux la veille et encore le matin de ce dimanche, s'était nettoyé peu à peu; mais un vent froid soufflait sur les hauteurs, faisait claquer le pavillon bleu et blanc au sommet de son mât et grésiller les feuillages denses où il devait se glisser par mille interstices, comme l'eau à travers un barrage de claies. Mais une bonne tiédeur m'accueillit dès le hall d'entrée, avec le reflet d'une flambée de bûches dans le grand âtre de granit de la « salle finnoise »; et dans ma chambre, guère plus spacieuse qu'une chambrette de collégien, le radiateur, moins poétique que l'âtre, était aussi bienfaisant. Ma fenêtre, la dernière de la façade ouest, donnait en plein sur un paysage sylvestre, et de biais sur le lac semé d'îles. Ce belvédère me ravit; je me promis de m'y asseoir souvent. Mais d'abord la colline m'attira; je partis à la découverte.

Le dimanche à la campagne est une chose divine; je l'ai maintes fois chanté en vers; mais je sais bien que je n'épuiserai jamais toute la saveur qu'il garde en mes souvenirs, qu'il réserve encore à mes jours futurs. Je me rappelle avec volupté certains dimanches désœuvrés et mélancoliques d'Angleterre, dont je passais l'après-midi à errer dans un petit bois sauvage, écoutant les ruisseaux couler, un oiseau pépier, craquer des branchettes, et au loin une cloche protestante, si triste, tapant comme un heurt sur le ciel gris-bleu d'acier sans espoir de l'ouvrir. Cette sensation délicieuse, je l'éprouvai sur la colline de Koli, en marchant parmi ses solitudes romantiques à la Chateaubriand, avec leur désordre un peu théâtral de rocs amoncelés, de pins tordus, et ce silence de vide à sonorité étrangement riche où montait la clarine mate des vaches paissant dans les combes et l'appel aigu d'une voix d'adolescent.

Vers les six heures du soir, le dimanche tout à coup se fit radieux. Le vent demeura froid, mais le ciel devint pur, et dans l'eau calmée et dépliée, aux endroits éclairés de biais, les îlots trempaient leur double. Le soleil pencha son gros fruit mûrissant sur une colline lointaine hérissée de pins, et, plus haut que lui, le ciel fut un autre lac, plus pâle, plus serein que le vrai, et où de pourpres îlots oblongs, éclairés par en dessous et comme dorés sur tranche, simulaient un archipel finlandais.

Le lendemain, sous la lumière éclatante, un nouveau paysage vint se mettre à la place de celui-là, comme sur un écran de cinéma un pays défile par carrés de vues juxtaposés. Je passais mes matinées à courir les bois, montant, descendant au hasard des sentiers. Les immenses boulaies en pente riaient d'un rire myriadaire, et le soleil semblait plus lumineux sur la peau blanche et lisse des troncs. Tantôt je débouchais sur le rivage sablonneux du lac où deux scouts, devant leur tente fauve, grillaient leur bacon; tantôt j'atteignais un sommet de roche polie ou plaquée de lichen et de bruyère, d'où la vue s'étendait sur les îles au soleil lisérées d'argent par des pierres ou du sable, ou bien sur les pentes boisées tachées çà et là d'une grande plaque claire qui portait une ferme. D'autres fois un chemin plus large me conduisait dans la plaine: je longeais de petits champs maigres, enclavés dans les bois, ou des pâtures semées de gros blocs de

rocher qui leur donnaient un aspect de cimetières barbares. Ces prés, hier, étaient bois; demain ils seront convertis en cultures. Sous la surveillance du jeune maître, une équipe de tenanciers corvéables étaient en train de défricher un de ces lopins de terre arrachés à la forêt: ils hissaient sur un fardier les énormes pierres extirpées comme des souches à longs coups de pioche. Des jeunes filles bottées leur apportaient à boire le kalja; et je constatai ici, comme naguère en Islande, que ces lourdes bottes donnent aux jeunes filles, par l'effet du contraste, une jeunesse plus gracieuse et plus émouvante, malgré les traits durs des visages et la rudesse des mains.

* * *

Les longues courses dans la chaleur du jour finissaient par me faire mourir de soif. Mais que la soif est donc une chose délicieuse dans les forêts de Finlande, quand à chaque pas les framboisiers lui offrent le parfum violet et la fraîcheur veloutée de leurs petits fruits sauvages!

A Koli tous les aspects de la Finlande se rencontrent. Dans sa forêt vous pouvez oublier longtemps les lacs étincelants et les terres habitées pour admirer la tenace lutte de l'arbre avec le rocher. Duel de titans, où la souplesse de la vie finit par avoir raison de la force massive des choses inertes. Les racines s'agrippent à tout et à rien, soulèvent la dalle funèbre qui les écrase, se nouent en veines saillantes et dures autour d'énormes poings rocheux, cherchent pour se rejoindre ou se fuir tous les trous et toutes les fissures. Des troncs de pins jaillissent de blocs éclatés, des rondes de bouleaux encerclent des monolithes gigantesques.

Si vous montez sur les sommets, vous pouvez embrasser d'un seul regard la conjugaison complexe et intime de la terre et de l'eau se joignant, se liant, se portant l'une l'autre.

Qui navigue sur les lacs ne reçoit que des vues fragmentaires; d'ici vous dominez un de ces « paysages amphibies » dont parle Ragnar Numelin, un résumé de la terre finlandaise: archipel de lacs qui portent des archipels d'îles. Regardez du côté des terres: au bout de ces sapinières en escalade vers le ciel luit la barre échancree d'un lac. Regardez du côté des lacs: partout des terres s'y allongent, vivantes nefs à l'ancre; parfois les îles lointaines, basses, à fleur d'eau, ne se signalent que par une ligne d'arbres, très nets sur le ciel, comme plantés sur l'eau même (et c'est un paysage de Zuyderzée); quand la buée lumineuse bleuit l'horizon, d'autres îles, hérissées de pins, ressemblent, dans le rapetissement de la distance, à des flaques de roseaux: et où elle est calme et transparente, l'eau porte aussi leur reflet, comme la pensée d'où elles seraient nées.

Mais Koli est plus beau la nuit que le jour. Mes insomnies fréquentes se paraient ici d'une enivrante poésie. C'est naguère dans les eaux du Spitzberg que j'ai connu l'irréelle beauté des soleils de minuit. En Finlande il faudrait venir les voir aux environs de la Saint-Jean d'été. Mais les « nuits claires » demeurent, jusqu'aux premiers jours d'août, sa plus précieuse merveille. Qui n'a pas contemplé un paysage caractéristique de ce pays par une de ces nuits adorables ne peut se faire une idée exacte de la magie de lignes, de lumière, d'atmosphère, de rêve que recèle la patrie du Kalevala. Nulle part peut-être les épousailles de la terre et du ciel ne revêtent une si pure et tendre majesté. A l'inverse des pays d'Orient qui n'ont pas de crépuscule, la Finlande, après le coucher du soleil, s'enveloppe de crépuscule jusqu'à l'aurore, mais d'un crépuscule aussi clair qu'une aurore, aussi coloré, avec, en plus, la douceur de je ne sais quelle nostalgie et quel goût d'infini.

Je me couchais, chaque soir, recru de fatigue, après avoir baissé le store noir pour mettre dehors le jour qui ne voulait

pas mourir. Réveillé vers minuit, à mon ordinaire, je pensai, la première fois, avoir dormi trop longtemps : des rais de clarté se glissaient sous le store. Je l'écartai, et voici ce que je vis : Un diadème d'or orangé était posé sur le front des eaux, du sud à l'ouest, avec, au milieu, très bas au point de faire croire à un feu de phare, une grosse étoile. Beaucoup plus haut dans le ciel pur et transparent, d'un bleu passant peu à peu au vert, un dernier quartier de lune luisait, large comme une côte de melon, avec les graines et les échancrures. Les îles lointaines étaient fondues dans la mer ; les proches, dessinées à l'encre de Chine sur du papier crêpe d'un bleu métallique. Les crêtes des collines, dentelées de pins, sciaient l'or de l'horizon. Ce minuit avait la netteté d'un matin. Et la lune n'était pour rien dans cette clarté ; c'était une absence à la fois du jour et de la nuit, un état qui n'était de regret ni d'attente, un éclat, sans rayon, de la matière, comme d'un métal très pur qui se suffit pour faire sa propre clarté.

Ma fenêtre, à la Kolinylämaja, encadrait ainsi dans son viseur de 3 mètres carrés quelque 400 kilomètres carrés de nuit finlandaise. Tant que je demeurai à Koli, je passai mes heures d'insomnie à guetter le spectacle féérique. Tout près, réticulant de son dessin aux mille traits la moitié de l'embrasement dans toute sa hauteur, un pin plantait la dure netteté de sa hampe hérissée, à côté du fouillis négligent de son éternel compagnon le bouleau, au feuillage inquiet et tendre. Entre ces résilles les plans s'étagaient sur le ciel, avec les pinèdes foncées des collines proches, les lacs et les îlots au second plan, l'horizon tout au loin aux carnations délicates. Parfois, des nuages d'un noir très doux, d'un noir gris de mine de plomb étendue à l'estompe, s'étiraient çà et là. Et l'ensemble faisait alors une eau-forte rehaussée, où la gamme des noirs était d'une admirable finesse. Mais mon évocation, je la sens vaine ; car en nommant toutes les couleurs, toutes les nuances, en calquant tous les traits de ce dessin patient et parfait de la nature, je ne réussirai point à suggérer la forme et la couleur essentielles, la *qualité* plutôt, de cette composition harmonieuse de lignes et de teintes, la poésie impalpable, une transparence qui garde prisonnière l'âme du soleil caché, mais qui s'imprègne en même temps du mystère nocturne, avec son ineffable paix de silence où bruine le murmure feuillu des bouleaux, de ce silence frémissant qui fait songer à l'imperceptible écoulement d'un sablier.

Je ne m'étais pas encore résigné à baisser de nouveau la persienne, cette paupière de la fenêtre, qui favorise le sommeil, que déjà les teintes du couchant attardé étaient devenues, sans changer, celles de l'aurore.

Et je me demande si la nuit de la Saint-Jean, qui n'est qu'un jour plus doux que le jour, possède un pouvoir d'enchantement plus intense et plus secret. Belles nuits de Finlande ! C'est dans votre pur décor désormais que je placerai mes rêves les plus doux ; c'est dans votre lumière décantée que je baignerai mes désirs les plus immatériels et les plus fragiles !

Je n'ai plus le droit de me plaindre de la Terre, puisqu'il m'a été donné de rêver devant cette douceur de son visage, et de caresser de mes yeux cette majesté de son sommeil...

CAMILLE MELLOY.

Alerte naziste en Autriche

Les entretiens de Budapest et la visite de M. Stoyadinovitch en Allemagne eurent tôt fait de provoquer cette tension entre le Reich et ses deux alliées de la Grande Guerre, l'Autriche et la Hongrie, cette crise de méfiance que tout observateur attentif devait prévoir. Les deux partenaires mineurs des protocoles romains n'entendent pas demeurer sous tutelle, ils ne suivent pas à l'aveuglette leur grande et bonne amie l'Italie.

Le motif le plus profond de leur attitude peut se résumer par une citation littéraire tirée du *Camp de Wallenstein*, de Schiller. Rappelons-nous les paroles du jeune paysan à son père : *Vater, es wird nicht gut ablaufen, bleiben wir von diesem Soldatenhaufen*, « Père, ça va mal tourner, restons à l'écart de ce tas de soldats ». Evidemment, il y a encore d'autres motifs au malaise présent. Les catholiques s'inquiètent de plus en plus de la situation précaire faite en Allemagne à l'Eglise et aux croyants. MM. Goebbels et Rosenberg ont obtenu du Führer, malgré l'avis contraire de M. von Neurath, une défense pour tous les catholiques allemands de se rendre au Congrès eucharistique de Budapest. Mesure qui a laissé une impression profonde et désastreuse dans les milieux magyars les plus germanophiles. La décision serait d'une singulière maladresse, au moment où le *Gauleiter* Bohle est allé en Hongrie pour y resserrer les liens germano-hongrois, si elle ne portait pas tous les signes d'un geste intentionnellement agressif. On veut tenter l'expérience de voir si les rapports entre Berlin et Budapest sont assez solides pour résister aux influences de l'Eglise et des milieux légitimistes réunis.

Catholiques et protestants en Hongrie sont unanimes à déplorer le tour que prennent les affaires religieuses dans cette Allemagne qui leur est toujours apparue comme foyer de l'esprit chrétien. En Autriche les dirigeants catholiques sont très Allemands pour ce qui est de la culture, mais ils n'ont pas attendu l'interdiction naziste d'assister au Congrès eucharistique pour juger sans aucune sympathie les théories et les méthodes dont s'inspire le Troisième Reich dans sa politique contre les Eglises. Mais les protestants de l'Etat fédéral sont complètement imbus de sentiments antiromains et pangermanistes ; ils forment le cadre de l'armée naziste clandestine. C'est ainsi que le chef des pasteurs protestants, M. Heinzemann, a été obligé de démissionner, pour avoir publié une harangue en faveur de l'Autriche indépendante. Malgré la tolérance modèle du régime, les luthériens d'Autriche (les réformés sont moins réfractaires à une symbiose pacifique) se considèrent comme une minorité religieuse, opprimée par le cléricisme catholique, tandis que chez les Magyars tous les cultes communient dans une fraternité chrétienne exemplaire. Cependant, cette solidarité des Eglises en Hongrie aussi bien que la mauvaise humeur des protestants autrichiens jouent contre les bons rapports avec l'Allemagne.

Les plaintes réciproques ne prennent pas fin. Avec leur susceptibilité sans cesse offensée, les Allemands se récrient contre les attaques dont ils sont victimes de la part des journaux autrichiens et hongrois. Le R. P. Muckermann et le professeur von Hildebrand, deux émigrés allemands de renommée mondiale, l'un critique littéraire, essayiste, prédicateur et orateur de la plus haute envergure, l'autre penseur, moraliste et pareillement doué d'une parole facile, sont accusés de diriger contre le Reich une campagne systématique. Quoi, ce jésuite et ce quarteron de juif osent non seulement critiquer l'Allemagne, mais encore des actes approuvés par le Führer ; ils constatent l'incompatibilité

du racisme avec la morale chrétienne et le P. Muckermann va jusqu'à taquiner avec une ironie aussi fine que mortelle M. le *Gauleiter* Bohle, dont les journaux n'annoncent pas même le passage par Vienne, après sa visite en Hongrie?!

Il y a pire : les calotins, les juifs, les aristos, les exploiters et les marxistes coalisés — car, au fond, tous les ennemis du peuple allemand ne font qu'un — travaillent à la restauration des Habsbourg et les gouvernements de Vienne et de Budapest ne font rien pour les en empêcher, mais beaucoup pour les encourager. Il est de notoriété publique que le but principal du séjour de M. Stoyadinovitch a été de concerter une action germano-yougoslave au cas d'un retour de l'empereur-roi Othon. Le démenti, très timide, que la révélation imprudente du *Venkov* de Prague a reçu, plutôt par sentiment de bienséance, ce démenti opposé à la nouvelle d'un traité formel anti-habsbourgeois, paraphé et signé par les dirigeants allemands et yougoslaves, ne concerne pas le fait même d'une coopération des deux pays, dirigée contre les légitimistes d'Autriche et de Hongrie. Il importe de noter le chemin que la « fausse nouvelle » a pris, avant d'atteindre le journal agraire tchèque. Le correspondant du *Venkov* à Berlin est ce même M. Winkler qui exerçait en Autriche parlementaire les hautes fonctions de vice-chancelier et qui se trouvait à la tête du parti agraire. Aujourd'hui, converti au nazisme, c'est lui le principal agent de liaison avec ces milieux tchèques qui désirent rattacher toute la Petite-Entente à l'axe Berlin-Rome et qui voient dans cette politique le meilleur moyen de conserver l'intégrité de leur patrie, en sacrifiant l'Autriche et en privant la Hongrie de ses protecteurs germano-italiens. Anti-habsbourgeois, les agraires de Tchécoslovaquie le sont autant que les nazis, les Serbes et les Gardes de Fer roumains.

Mais M. Hodza, l'actuel président du Conseil, préconise à Prague une conception entièrement différente. Il aspire à une étroite collaboration avec l'Autriche et la Hongrie, tout en sauvegardant les bons rapports avec la Roumanie et avec la Yougoslavie et en ménageant soigneusement l'Italie et le Reich. Cet homme d'Etat, que l'officieuse *Reichspost* de Vienne a copieusement couvert de fleurs lors de son soixantième anniversaire, il y a quelques jours, s'entend à merveille avec M. de Schuschnigg et il est très apprécié à Budapest, où il compte de nombreux amis. On n'oubliera pas que M. Hodza a été homme de confiance de feu l'archiduc François-Ferdinand, assassiné à Sérajevo, et qu'il ne saurait être considéré comme ennemi mortel d'une restauration à Vienne et à Budapest. L'Allemagne soupçonne dans la présence au pouvoir de MM. Hodza et de Schuschnigg une sérieuse et perpétuelle menace de Confédération danubienne et d'un retour à la monarchie en Autriche et en Hongrie. Elle agit donc en conséquence.

Bien entendu, elle n'emploie pas les moyens que la presse parisienne, toujours mal informée des choses centre-européennes, imprime en gros caractères. M. von Papen ne va pas trouver M. Miklas, le président de la Confédération autrichienne, pour lui demander la fine tête du chancelier; les procédés nazis sont plus compliqués. Ils tendent tous à un but que le régime du Front Patriotique doit éviter soigneusement, au plébiscite en Autriche, et à préparer un succès retentissant pour un parti antisémite, agraire et antilégitimiste lors des élections futures en Hongrie. Nous parlerons à une prochaine occasion du travail que la propagande hitlérienne accomplit chez les Magyars. Voici, en attendant, quelques précisions sur son œuvre, en tant qu'elle concerne le « second Etat allemand ».

Le régime de M. de Schuschnigg doit faire face à une situation fort délicate. Lié par des traités et par des intérêts très réels à l'Italie, ne voulant en aucune façon trahir la germanité sur le terrain international et, avant tout, peu certain d'un appui

franc-britannique ou plutôt sûr qu'un tel appui lui ferait défaut à l'heure décisive, le gouvernement autrichien est tenu par rapport à l'Allemagne aux égards les plus méticuleux, qui dépassent encore les engagements pris par le *modus vivendi* du 11 juillet 1936. Grâce à une habileté vraiment prodigieuse, MM. de Schuschnigg et Guido Schmidt ont su maintenir l'indépendance de leur pays et conserver la bienveillance de M. Mussolini, cette seule garantie sérieuse qui protège efficacement la vie de l'Autriche en tant qu'Etat souverain. Or, cette indépendance et cette bienveillance s'achètent cher et il est nécessaire d'en marchander le prix presque à chaque instant. On se souvient des entretiens de Budapest, où la permission de rester affiliées à la Société des Nations a été obtenue par l'Autriche et la Hongrie contre certaines autres concessions, dont la reconnaissance de Franco, et où M. de Schuschnigg a réussi à convaincre l'Italie qu'un rapprochement avec la Tchécoslovaquie s'impose et que les menées nazistes en Autriche exigent quelques mesures de répression.

En effet, les « bruns » avaient élaboré un plan de campagne en tête duquel figure le fameux plébiscite, sans compter des « actions » plus ou moins dangereuses. La police autrichienne en a eu vent, il y a belle lurette. C'est le signe caractéristique de cette guerre souterraine que se font, dans ce pays, la légalité et les illégaux, que des deux côtés il y a toujours des espions, des mouchards et qu'aucun secret ne leur résiste. Ajoutons en passant que M. Fajans, que le D. N. B. semble considérer comme un agent de la police autrichienne, n'est pour rien dans ces démêlés. Sa fameuse interview avec M. Tavs, le secrétaire général du « Comité de Réconciliation », n'a fourni que le prétexte d'un éclat jugé indispensable. M. Fajans, nullement Slave, mais tout bonnement juif de Varsovie, d'excellente famille, alliée aux Bergson et aux Toeplitz, fasciste convaincu de la première heure, connu pour ses correspondances d'Abyssinie et de Lybie, envoyé de ce *Kurier Warszawski* que les agences allemandes dépeignent avec opiniâtre et comme organe de gauche, tandis qu'il est très conservateur, très catholique, quoique nullement raciste... M. Fajans, pour le nommer une troisième fois, est allé voir MM. de Schuschnigg, Zernatto et d'autres « huiles » encore, quasi entre deux trains ou plutôt entre deux bateaux, car il vogue maintenant vers le Nippon. Ces conversations ont eu lieu en décembre et elles ont paru l'une après l'autre. Le fait que l'une d'elles a été insérée par le nouveau moniteur de M. Hodza indique que ces entretiens n'ont pas trop déplu aux « sphères compétentes », mais le journaliste polonais n'a pensé qu'à ses succès professionnels.

On sait le reste. La conversation entre M. Tavs — le pauvre, il n'a pas deviné le sang sémite de son interlocuteur! — et M. Fajans paraît en traduction allemande dans la *Reichspost*. Puis c'est la rafle générale. M. von Papen se rend en Allemagne, la presse autrichienne pousse des cris, les journaux allemands gardent un silence inquiétant, puis s'indignent sur commande, en faisant chorus à un communiqué officiel. Les Hongrois prennent partie pour leur voisins autrichiens. Les canards les plus sauvages déploient leurs ailes en première page des journaux parisiens. Qu'est-il arrivé?

Un peu de calme, je vous en prie. Il y a, dans la *Teinfallstrasse*, artère par ailleurs très tranquille, un immense bâtiment habité jadis par la *Bodenkreditanstalt*, qui a fait faillite, comme toute les grandes banques de Vienne (une seule exceptée), puis par des *Heimwehren*, qui ont suivi l'exemple des banques et aujourd'hui par... différents locataires. Un *Befriedungsausschuss* occupe parmi eux une situation distinguée et, de plus, trois étages. Ce comité d'apaisement compte sept membres, dont le conseiller d'Etat Seyss-Inquart, l'ancien capitaine et député Leopold,

Le publiciste Indermauer et l'ex-recteur de l'Université de Vienne, le professeur Menghin. Fondé après le 11 juillet, cet aréopage avait pour mission de rallier au régime et à la conception d'une Autriche indépendante les Allemands « accentués », « super-accentués », bref, pour appeler un chat un chat, les nazis. C'est du moins ce que pensait le gouvernement en acceptant cet intermédiaire et en conversant avec les Sept. Tout autre est l'idée que se faisaient de cette institution les adhérents de l'opposition hitlérienne. Pour eux, le Comité aurait dû transformer lentement en une seconde Dantzig cette Autriche qui voulait se borner à être le second Etat allemand. Il y eut bientôt schisme. M. Seyss-Inquart, qui faisait de son mieux pour contenter tout le monde et son père intellectuel, le pangermanisme, eut à subir mainte déception et d'autres épreuves encore, dont nous ne voulons pas parler; avec le résultat de « tomber malade » et de se retirer pour raisons de santé, quelques jours avant le grand événement. M. Menghin, maître de la préhistoire, catholique pratiquant, est au-dessus de tout soupçon. Par contre, MM. Leopold et Indermauer, l'un et l'autre très connus pour leur fanatisme, ont fourni assez d'échantillons de leur mentalité politique. Ce sont des « purs » qui ne composeront pas avec l'ennemi sans qu'il ne se rende à leur discrétion.

Leur indiscretion les a perdus, pour le moment — car la chose sera aplanie, n'en doutons pas —; M. Tavs s'est vanté de sa position inattaquable; il a raconté à M. Fajans des faits que tout le monde sait, mais dont il est convenu de se taire; il y a ajouté des prophéties qui sont aussi vraies ou fausses que d'autres présages. Suite à cette interview, M. Tavs et nombre de ses amis ont été arrêtés; quelques nazis, étrangers de haute distinction, seront conduits à la frontière, pour rejoindre leurs patries respectives, la Tchécoslovaquie et le Danemark. Un grand propriétaire styrien, le comte Lamberg, ancien copain des chefs heimwehriens nazisants, partage le sort des illégaux autrichiens, qui seront tous déferés devant les tribunaux.

En attendant, la rue n'a pas changé d'aspect. Elle regorge de « bas blancs » comme avant, de ces jeunes gens au chapeau tyrolien, aux *shorts* et aux bas candides qui manifestent par ce costume leurs sentiments nazistes. Tout est calme, on ne voit que quelques Autrichiens de moins. Et ce calme subsistera aussi longtemps que le voudra M. Mussolini. Certes, nous apprenons quelques détails troublants; les petites « amabilités » dont se régalaient Autrichiens et Yougoslaves; se font plus fréquentes, on a fermé la frontière, de côté et d'autre, sous prétexte d'épizotie (la fièvre aphtique). Les Serbes expulsent les légitimistes, les journaux viennois critiquent la politique de Belgrade. Les officiels et une cohue de publicistes officieux poléminent réciproquement, à Berlin et aux bords du beau Danube bleu. Mais le public se préoccupe davantage des magnifiques bals, qui n'ont jamais et à plus nombreux ni plus brillants depuis la guerre. Et la panique ne sévit que dans certaines rédactions françaises et anglaises. Attendons pourtant les Ides de Mars. Qu'apporteront-ils à César? Cela dépend de Rome. Et nous croyons que cette Rome préférera à une conflagration générale l'une de ses paroles qui terminent et qui règlent une cause, en l'occurrence celle du nazisme autrichien. Jusqu'à nouvel ordre; car pareil à Marlborough, ce problème reviendra à Pâques, il reviendra à la Trinité, il reviendra toujours, aussi longtemps que ne sera pas revenu dans ses Etats autrichiens et hongrois le souverain légitime.

ROGER DE CRAON-POUSSY.

Croisière en Méditerranée

OLYMPIE ou l'unité du monde grec

Tandis qu'en ce jour d'automne finissant, par les sentiers moussus d'un stade parisien accroché aux flancs d'une ancienne carrière, je revis mon excursion d'Olympie, le *Décourageur* s'approche derrière moi et me souffle à l'oreille :

— A quoi bon! Ce n'est pas d'actualité! Les *Jeux* de Berlin sont oubliés, les *Jeux* de Tokio sont encore loin : auront-ils seulement lieu?

Et je répons :

— Que m'importe! Je sais que je ne serai jamais l'homme à tout faire de l'actualité, et qu'il me répugnerait, par exemple, de décrire à mon journal, par téléphone, le couronnement du Roi alors que les derniers pairs du royaume traînent encore leur manteau d'hermine sur le pavé de Westminster.

Mais je sais aussi que le culte des dieux est de tous les instants, et que les hommes de mon siècle ne sont des inquiets aussi misérables que parce qu'ils ont détourné leur pensée quotidienne du Christ et d'Apollon.

Célébrons donc le souvenir d'Olympie sans nous soucier des « exigences de l'actualité » : une fois de plus, j'aurai fait fi du conseil des « sages »... et m'en serai bien porté!

* * *

Passé le canal d'Otrante, c'est vers un monde de lumière que nous nous dirigeons. Une lumière qui n'est ni de Paris, ni de Maillane, ni de Rome : la lumière grecque éveillerait à la beauté le plus insensible des humains.

Le ciel de l'Ile-de-France exige une longue et délicate initiation avant de se faire aimer d'une élite.

L'azur de Provence est inconnu ou méconnu : au silence parfumé des Alpilles la foule préfère la cohue de Nice.

La voûte immense de Rome écrase par sa grandeur : il faut au voyageur une force d'âme peu commune pour ne pas succomber sous ce poids glorieux.

Tandis que la lumière paysanne et familière de la Grèce semble, comme l'amour, accessible à tous. Chacun la ressent diversement, avec des intensités différentes, mais son charme transforme la vie de quiconque a ouvert une seule fois les yeux sur ses paysages immatériels : campagnes, vallées, îles et flots.

Bien que partout répandue avec une amplitude égale, elle s'est manifestée à Olympie dans une perfection telle que nous la retrouverions difficilement ailleurs aussi éclatante et douce, aussi subtile, aussi nutritive, dirais-je, telle une nourriture de demi-dieu.

Nous aborderons dans quelques minutes aux lieux qui furent et qui demeurent les plus renommés de l'Europe athlétique. Ressuscitée hier, Olympie ressuscitera demain et chaque fois que de jeunes êtres raisonnables se réuniront dans quelque coin de l'univers pour mesurer la beauté de leurs corps et la noblesse de leurs gestes. Violée périodiquement par les héros du sport. Olympie acquiert sous leur baiser une éphémère fécondité, puis, redevenue vestale, elle retourne à la solitude où elle repose depuis des siècles.

Dans cette solitude elle a toujours vécu, même aux plus beaux

temps de sa splendeur. Elle fut, dès sa naissance, une terre de sérénité, troublée seulement durant les Jeux. Une perpétuelle méditation, interrompue par de courtes périodes d'harmonies inefables : voilà sa vie.

C'est dans cette solitude que nous apparaît véritablement la personne de la Grèce antique. Il est excellent de connaître Olympie — dont les pierres grises gisent sur le sable et dans la boue — avant les éblouissements de l'Acropole. Les dieux me gardent de porter irrévérence à la ville d'Athènes, mais, l'avouerai-je dès maintenant? je lui préfère jusqu'à un certain point le caractère, unique au monde, d'Olympie.

Unique au monde, en effet, que cette enceinte sacrée et profane, cosmopolite et nationale, fille du sang et de l'esprit, ardente et pacifique à la fois! Que de merveilles dans ce court espace : stades, temples, statues, l'or et le marbre, intense exaltation poétique, lignes parfaites des corps, émotion populaire collective portée jusqu'au sublime religieux et patriotique, jeux habiles d'une haute conception politique, gloire de l'olivier, du verbe et de la lyre, attitude la plus pure de la race grecque!

Ecoutez plutôt :

Sous Alexandre le Grand, Damas fut pris par les cavaliers de Parménion. Le butin fut énorme. Parmi les prisonniers se trouvaient les ambassadeurs de Sparte, d'Athènes et de Thèbes. Alexandre donna l'ordre de les lui amener sous escorte. Sitôt arrivés au camp, le Roi fit libérer l'ambassadeur de Thèbes, Dionysodore, *parce qu'il avait été vainqueur aux Jeux Olympiques*.

Tout l'esprit de la Grèce antique est dans cette décision de clémence, et cet esprit brûlait le plus clair à Olympie.

Comprenons cet acte qui dépasse la portée d'un beau « geste » digne d'être retenu par Poutarque. Il traduit un sentiment de civilisation, un sentiment religieux; pour les Grecs, adorateurs de la Beauté, un vainqueur olympique était un homme qui avait connu pour quelques heures privilégiées la félicité des dieux; tenant à la fois de l'humain et du divin, le héros avait droit à des égards extraordinaires. C'est ce caractère inviolable, le caractère même d'Olympie, qu'Alexandre vénère en graciant l'ambassadeur de Thèbes malgré sa trahison.

Autre chose encore qui déroute nos mœurs « modernes ». Un champion, ambassadeur? Verrait-on de nos jours pareille mascarade? Et pourtant, l'absence de ces « mascarades » témoigne de la médiocrité de notre civilisation, impuissante et mesquine. N'avons-nous pas successivement dissocié l'homme et ses facultés? L'intelligence a été séparée de la technique; la fonction sociale a rompu avec la vigueur corporelle, l'esthétique; la politique et les affaires ont été marquées en compartiments distincts et étanches; la religion enfin a été reléguée au rang inférieur de « chose privée ».

Y a-t-il progrès quand l'ignorance envahit les stades et quand les intellectuels se morfondent dans des corps rachitiques? L'ensemble des nations d'Occident ne connaît plus que la spécialisation : celle-ci les a pliées au travail « à la chaîne », c'est-à-dire à l'esclavage de l'esprit, alors que l'esclavage d'autrefois n'astreignait que les corps.

* * *

Retournons à l'Antique.

Pour atteindre Olympie, nous débarquons d'abord dans la petite baie de Catacolo, village maritime où nous attend la tête de ligne d'un petit chemin de fer d'intérêt local. Cela fait merveilleusement « province » avec, en plus, l'ivresse dionysiaque qu'on respire avec l'air de la Grèce.

Les temps d'Ulysse ne sont pas encore révolus sur ces rivages.

Hier, à Corfou, nous soupirions après Nausicaa; mais la voici sur la plage de Catacolo, vivante et rose devant nous. Elle est blonde. Entourée de ses compagnes, elle attend timidement son

fiancé, photographe à bord du navire qui vient de nous déposer sur cette anse mythologique. C'est une jeune fille des environs, accourue au-devant de son amoureux qui va débarquer de la mer dans quelques minutes... Il apparaît. Aussitôt, pudique, elle s'éloigne et se cache. Ce sont ses amies, joyeuses, chantantes et fleuries, qui recevront le jeune homme et le conduiront près de l'aimée, puis elles s'enfuiront elles-mêmes précipitamment pour les laisser seuls à leurs embrassements, que nul ne voit.

Grèce antique, Grèce chrétienne, Grèce musulmane, Grèce éternelle de la lumière à qui rien n'échappe, tu es là, frémissante d'immortalité, dans cette jeunesse qui te perpétue, en répétant d'une foi limpide les rites millénaires de la pudeur et de l'amour!

* * *

De Catacolo à Olympie nous parcourons lentement des terres qui rappellent l'Ombrie et la Toscane, plus sèches toutefois et plus lumineuses encore. Sur la plaine et sur les collines, les cinq arbres méditerranéens : le cyprès, le figuier, le pin, l'eucalyptus et l'olivier, auxquels font cortège le vaste platane et la vigne dorée.

Scènes rustiques immuables : des gamins jouent devant le chaume paternel, des ânes voyagent sur les routes poussiéreuses sans se préoccuper des gens qu'ils portent, des moutons dirigés par un bélier se réfugient sous un hangar de paille pour échapper aux feux de midi; du raisin et des tomates s'évaporent dans la chaleur vibrante. Un chien aboie, un oiseau laisse échapper un rare gazouillis, un cri d'enfant, pleur ou joie, et le grincement du noria qui apaise notre soif en évoquant la fraîcheur des puits...

La nature ici semble reine et l'homme misérable. Les populations que nous croisons appartiennent à une race apparemment dégénérée : intéressés, paresseux, chapardeurs, affligés de mille infirmités secrètes, les Grecs de ces parages forment une piètre descendance au nom illustre d'Olympie. Toutefois, sobres et endurants, patriotes et naturellement intelligents, ils attendent avec confiance le sauveur invincible qui viendra les arracher à leur humiliation. Quel travail de géant pour le rénovateur de la Grèce moderne, mais quelle enviable destinée!...

Accompagnés de ces contrastes, nous débouchons par un chemin poudreux, devant des collines légères au fond desquelles coule l'eau rare de l'*Alphée*. Des pins innombrables nous transmettent une lumière divine, comme irradiée par leurs aiguilles : *nous sommes arrivés*.

Délivrez-moi du cours classique d'archéologie. Je n'ai jamais eu le goût patient des reconstitutions érudites et les ruines me plaisent pour elles-mêmes. Celles d'Olympie sont abondantes, mais n'offrent pas un ensemble. L'imagination seule contemple ces vieilles pierres et tente de deviner, à travers leur décadence, le secret de leur pérennité.

C'est à la ferveur religieuse qui animait les Jeux que nous demanderons quelque secours. Nous pénétrons ensuite dans le Musée tout proche, où, savant travail, la ville sacrée ressuscitera sous nos yeux grâce à une maquette de carton due à la sagacité germanique ou anglo-saxonne (1).

S'il est une chose certaine, c'est qu'à Olympie la beauté physique des athlètes, qui importait tant n'était tout de même pas tout (2). L'athlète se courbait devant les dieux. Des pèlerinages

(1) Chose curieuse, nos Français, rationalistes et précis, sont moins exigeants de ces restitutions scientifiques, parfois arbitraires, et préfèrent laisser aller leur fantaisie, — tandis que Germains et Anglais se livrent consciencieusement à de minutieuses réédifications ne laissant plus rien au rêve de l'amateur de beaux débris...

(2) Sur ce point également nos modernes sont inférieurs aux anciens : quelle attention accorde-t-on aux lignes harmonieuses du corps dans le choix des « sportifs » à qui sera dévolue la gloire de soutenir les couleurs d'une nation? Nos stades ne sont pas toujours des réunions d'éphèbes offerts au ciseau de Phidias, tant s'en faut!

Encore meilleur et
toujours le meilleur



Améliorant sans cesse un produit que les « fines bouches » déclarent incomparable, les Usines du Superchocolat Jacques restent fidèles à la devise « Qualité d'abord ».

Cette application à toujours mieux faire explique le succès triomphal de l'exquise famille de gros bâtons de Superchocolat Jacques. Que ce soit le tendre « Jacqueline », le savoureux « Moka-Rhum », le très fin « Mokaline », le prestigieux « Fourré-Praliné », le célèbre « Noiseline », ou même le classique « Aristo », ou tout autre membre de cette nombreuse famille si délectable, vous les apprécierez davantage et les trouverez encore meilleurs.

La célèbre gamme des gros bâtons de Jacques pourrait constituer le critérium de l'art du chocolatier. Mais Jacques ne s'arrête pas en route, il garde la fête et s'en va vers de nouvelles conquêtes. Ses bâtons seront toujours les meilleurs.

Supérieurs par la qualité, ils sont aussi pour vous les plus avantageux. Le prix de 1 FRANC LE GROS BATON est une véritable occasion.

Si vous aimez les images, collectionnez les chromos instructifs « Jacques » ou les « Sports Illustrés » Jacques. De magnifiques albums vous le permettent. Mais avant tout, achetez le Superchocolat Jacques pour sa qualité incomparable.



100% BELGE DEPUIS
SA FONDATION
EN 1897

GRANDE MAISON DE BLANC

RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

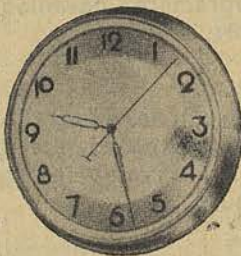
Blanc-Trousseaux

LINGE DE MAISON

PRIÈRE DE DEMANDER NOTRE CATALOGUE SPÉCIAL

Jusqu'au 12 Février inclus
15 % de rabais sur les articles
marque "FOX"

L'horloge électrique
KIENZLE pour
pensionnats, cou-
vents, bureaux,
cours, **NE DOIT
JAMAIS ÊTRE
REMISE A
L'HEURE** car elle
donne toujours
l'heure exacte, ni remontée, ni réparée.



KIENZLE
électrique
précis
comme le soleil

KIENZLE ÉLECTRIC
12, rue Vanderlinden BRUXELLES

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

Qualité garantie

La maison du TAPIS

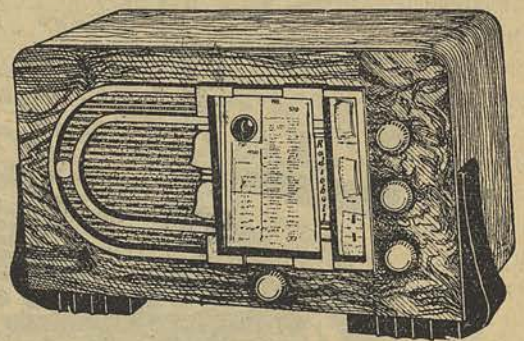
Le plus grand choix

Prix les plus bas

Radiobell

"538"

PRIX :
Altern.
2.490 frs
Universel
2.565 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE
"TUNOGRAPH"

C'EST UN PRODUIT DE LA

Bell Telephone Mfg. Co

4, rue Boudewyns - ANVERS

religieux entouraient les coureurs et les discoboles. Des vertus morales étaient requises des concurrents. Et les plus grands poètes étaient conviés à faire entendre aux foules leurs odes les plus belles. Les foules grecques, citoyens libres admirablement éduqués, ne marquaient pas de différence entre les héros du stade et ceux de la pensée, ou plutôt c'est parce qu'aucun divorce n'existait alors entre la poésie et l'action que le peuple concevait aisément Apollon sous son double épanouissement corporel et spirituel.

Je n'ose souligner ici la misère religieuse et la misère artistique des multitudes désordonnées qui envahissent nos gradins de bois! Je parle évidemment de Paris; à Rome et à Berlin on essaie de rejoindre l'Antique, tandis qu'à Londres le sport c'est l'honneur national. Mais notre cher peuple français n'est pas responsable : ses chefs, au lieu d'être des héros de l'effort et de la pensée, ne sont le plus souvent que des entrepreneurs de spectacles, et de la plus basse qualité.

Une deuxième originalité caractérisait les Jeux antiques : leur aspect national, et non pas international. Mieux encore, leur aspect racial. Chacune des villes grecques déléguait les meilleurs de ses enfants pour porter au plus haut possible la gloire de la cité. La population entière concourait au succès de ses ambassadeurs.

Nationaux, les Jeux l'étaient farouchement. Nous soulignerons même qu'ils étaient « racistes » puisque seuls des Grecs, de pure race authentique, hommes libres et citoyens jouissant de l'intégrité de leurs droits, pouvaient prendre part aux épreuves olympiques. Le Stade n'était pas international et interracial, mais le lieu de rencontre par excellence de l'« aristocratie » grecque, esclaves et barbares, c'est-à-dire étrangers, étant exclus.

Comment ne pas mesurer avec quelque mélancolie la distance qui sépare cette mémorable institution de la Grèce antique, du rêve éclo dans la pensée du méritant baron de Coubertin lorsqu'il entreprit de continuer dans le monde moderne la numération des années olympiques! Mais comment combler l'immense hiatus entre les deux branches de l'ère facticement unifiée? Certes, dans une intention louable, le baron de Coubertin y introduisait un élément de spiritualité lorsqu'il écrivait : « L'important aux Jeux Olympiques n'est pas de gagner, mais d'y prendre part; car l'essentiel dans la vie n'est pas tant de conquérir que de bien lutter. » D'autres ont dit que les Jeux modernes sont grandioses et épiques parce qu'ils sont « la sublimation de tous les instincts guerriers de notre époque ». C'est faire, sur ces vastes entreprises publicitaires, de la mauvaise rhétorique. Notre époque, plus terriblement encore que les autres, a sublimé ses instincts guerriers sur les champs de bataille. Que d'années de combats meurtriers depuis 1896, première année des nouvelles Olympiades! Qui donc oserait, de bonne foi, affirmer que les Jeux ont servi d'exécutoire à nos soifs de sang?

Je n'aime pas, non plus, ces luttes sans conquêtes : le chrétien lui-même se combat pour gagner le ciel, et la plupart des sportifs amateurs finissent en professionnels! C'est faire du romantisme de pacotille que de prôner ces absurdités qui s'appellent l'art pour l'art, la poésie pure, la lutte désintéressée, la tour d'ivoire des clercs, et autres irréalités.

Si les Grecs luttaient à Olympie, c'était pour être vainqueurs, et si cette institution fut grande et belle, c'est que de hautes idées religieuses et politiques l'animaient et la guidaient.

Aucune comparaison, du reste, n'est possible entre ces cités grecques, divisées entre elles, certes, et même opposées, mais vivant d'une foi, d'une langue, d'une civilisation, d'une race communes, — et notre internationalisme olympique qui dresse les uns contre les autres des peuples de culture, de race, de religion et de nation différentes, sinon ennemies! On n'aurait pas

vu à Olympie des nègres, méprisés dans leur pays, exhibés pourtant aux Jeux pour triompher une Amérique irréductiblement hostile aux gens de couleur! Ni l'hypocrite Berlin se montrer accueillant envers ces mêmes fils de Cham pourchassés par ailleurs au nom du racisme aryen!

Si l'on voulait coûte que coûte établir un parallèle entre l'émulation héroïque des cités grecques et une autre période de l'histoire, c'est à la grande époque des Communes italiennes qu'il faudrait remonter : villes indépendantes, elles aussi, dévorées d'hostilités farouches, mais de mêmes races latines ou latinisées, de même langue et de même religion catholique, issues de la vieille Rome, et que Dante, Thomas d'Aquin et François d'Assise avaient portées au plus haut sommet de la civilisation.

Ma comparaison se vide, au surplus, par tant de fissures que j'y renoncerais volontiers si l'étonnement de l'esprit devant les prétentions des « modernes » à jouer aux Jeux Olympiques n'avait besoin d'être apaisé par quelque consolation!

Qu'est-ce donc qui rassemble aujourd'hui les peuples sur le Stade, sinon la seule ambition professionnelle des records mondiaux et les services de propagande politique du pays qui a l'honneur — et la bonne fortune — d'accueillir, son tour venu, l'Olympie nomade de ce siècle? Ce perpétuel exode à travers nations et continents empêche d'ailleurs l'édification d'une véritable Cité du Sport, techniquement équipée pour l'exercice de sa fonction, parée par les Arts et qui fasse les délices des lettrés. Mais une telle internationale Olympie pourrait-elle s'appeler autrement que Babel?

Combien je lui préfère le cirque sablonneux et brûlant où nous sommes! C'est durant nos mois de juillet et d'août que les foules grecques accouraient de toutes parts, tous les quatre ans, à Olympie et s'y installaient en un immense caravansérail en plein air. Nuits merveilleuses que ces nuits d'été, alors qu'autour de la ville sacrée se dressait le vaste campement des tentes, serrées sous le campement infini des astres! Nuits d'où le sommeil était banni, nuits de gloire et de beauté, cité resplendissante de rêves et de feux où les dieux eux-mêmes aimaient à vivre quelques jours parmi les humbles mortels ainsi transfigurés!

Nuits chastes sans doute, les femmes étant sévèrement écartées du Stade par la sagesse grecque qui ne pouvait admettre que la délicatesse féminine fût exposée aux fatigues et aux défaites du Stade.

Et le vainqueur? Ah! le divinement heureux! Aucun « manager » ne l'enchaînait certes par un contrat « international ». Non, le vainqueur se contentait d'un rameau d'olivier. Sans doute, rentré chez lui, ses concitoyens l'honoraient-ils moralement et matériellement, mais c'était une récompense nationale qu'il recevait ainsi et non le salaire d'un vulgaire champion.

Le vainqueur olympique était exempté d'impôts, mais il était également chanté par les plus grands poètes ses contemporains, et magnifié par les sculpteurs qui se disputaient la faveur de reproduire les lignes d'un demi-dieu. Quant à Sparte, elle réservait au vainqueur le poste de combat le plus périlleux : pour l'austère cité, la force physique ne pouvait nourrir de plus noble ambition que le service de la patrie.

Dois-je insister davantage sur l'idée religieuse qui anime essentiellement les Jeux antiques? Les religions d'autrefois ne rejetaient pas les offices du corps dans l'adoration des dieux. Souvenons-nous de David dansant devant l'Arche (1). Les Jeux d'Olympie furent institués par Héraklès en l'honneur de Jupiter. Ils débutaient par une trêve pacifique entre les cités grecques qui,

(1) Nos mystères du Moyen âge n'ont-ils pas transposé quelque peu cette tradition dans les fêtes chrétiennes médiévales?

durant ces jours saints, suspendaient leurs querelles. Seule la Trêve de Dieu retrouvera dans la Chrétienté médiévale cette manière supérieure de rétablir la paix. ..

Le Serment olympique moderne (qui, en réalité, ne signifie pas grand'chose, car qu'est-ce qu'un serment qui ne prend pas à témoin la Divinité?) procède du Serment antique : celui-ci était prononcé devant l'autel formidable de Zeus et non devant une assemblée de sceptiques réunis sur une tribune hâtivement dressée pour quelques heures rapides...

Je ne veux pas médire non plus du talent littéraire des journalistes qui télégraphient à une presse haletante le compte rendu des Jeux minute par minute, ou de celui des « speakers » qui nous les racontent à travers les mondes, mais comment oublier que l'Antiquité eut pour chroniqueurs olympiques Simonide et Pindare? Répétons-nous : à Olympie, l'art, le sport, la religion et la patrie ne faisaient qu'une divine unité. Hérodote et Platon y lurent leurs œuvres et Pindare y souleva un tel enthousiasme que le siège sur lequel il était assis fut placé après sa mort dans la demeure des dieux. On attend que le même honneur soit réservé à M. Paul Valéry par une Olympiade en délire...

Cette conception du Stade antique : Ecole de force physique, d'harmonie, d'art, de morale et de patriotisme, — notre monde chancelant l'ignore. Mais les générations nouvelles semblent y tendre de nouveau. Tous ceux qui ont visité à Rome le Forum Mussolini ont été frappés par la résurrection des vertus du Stade antique parmi nous. Le sport à l'italienne n'exprime-t-il pas l'exercice d'un sentiment national et désintéressé? Ainsi de la conception allemande hitlérienne et du « fair play » anglo-saxon. Belles évocations olympiques aussi ces « Jamborees » du Scoutisme universel qui ont remis en honneur l'idée noble du perfectionnement individuel à la manière antique.

Voilà donc qu'insensiblement se reconstituent les visions d'autrefois. Quelques Olympiades encore et peut-être verrons nous disparaître enfin le vénal « Tour de France », les exhibitions de boxe et les acrobaties aériennes. Encore quelques lustres et peut-être nos petits-neveux revivront-ils sous nos cieux modernes la véritable ivresse sacrée d'Olympie : l'unité spirituelle de l'homme européen.

* * *

Heureux les monuments et les sites que les poètes ont vêtus de leurs rêves! Sans cette parure ils risqueraient de demeurer nus durant des siècles. Ainsi d'Olympie. Nous avons besoin de la pensée et du songe pour être émus par ses ruines tant leur désolation est grande. Qui reconnaîtrait dans ces décombres la Cité du Père des dieux et des hommes, la Cité qui vécut quelque deux mille ans avant le Christ et quatre siècles après lui? Le sanctuaire s'affaissa sous les alluvions de l'Alphée et ne commença à revoir le jour qu'en 1829, lors de l'expédition française de Morée. Il fut déblayé de 1875 à 1881 par une mission archéologique allemande. Aux dernières nouvelles recueillies sur place, le chancelier Hitler aurait promis de restaurer le Stade...

C'est ici, au pied du mont Kronion, que régnaient l'*Hermès* de Praxitèle, le *Heus* fameux du même artiste, et le temple de Jupiter, construit de 438 à 457 avant Jésus-Christ. La première Olympiade, début d'une ère nouvelle pour les peuples de la Grèce, eut lieu en l'an 776... Que reste-t-il des splendeurs d'autrefois? Rien. C'est par les textes seuls que nous connaissons le *Zeus* d'or et d'ivoire de Phidias, et tout le tumulte du bazar oriental qui s'élevait à l'Olympie vivante. On peut voir au musée proche des ruines des fragments sculpturaux du temple de Jupiter, des bas-reliefs représentant les travaux d'Hercule, la *Victoire* de Pœnios, et — enfin — l'*Hermès* de Praxitèle, devant lequel

on se mettrait à genoux. Admirer seul, pour soi, hors de la cohue des visiteurs, cette bouche sensuelle et mélancolique, cette sérénité parfaite du visage, cette perfection des formes sans grossière saillie des muscles, cette anatomie parfaite mais seulement indiquée, c'est contempler la beauté de l'homme tel qu'il se dressa au souffle du Créateur.

* * *

Par-dessus les vieilles pierres dispersées dans les champs, loin des restes glacés qu'abrite le Musée, la leçon d'Olympie brille lumineuse et chaude. Gravissons lentement la colline. Voici les chapiteaux déchus, voici le fleuve-dieu Alphée, et, très loin, la mer. Qu'entendons-nous dans le crissement des cigales et dans le frémissement de l'or solaire sur les pins? Deux chants inoubliables :

L'exaltation de l'unité humaine. Aucun divorce n'existe dans la nature, aucun divorce ne doit exister dans notre vie : la force du corps, le génie de l'esprit n'admettent aucune séparation. Nous ne sommes ni dieu, ni bête. La véritable grandeur de l'homme est de joindre la beauté de la matière au mystère de l'immatériel. Toute l'Antiquité grecque a vécu de cette vérité que la Renaissance devait redécouvrir un jour. Mais la Renaissance, poussant trop loin son magnifique orgueil, en arriva à oublier l'âme; d'où le drame, sans cesse croissant, de notre monde moderne empêtré dans la Science et dans le Confort et qui s'en va sur les chemins pleurant après l'Inconnue.

Les anciens Grecs, qu'on nous a représentés comme un peuple anarchique et sans morale, ont donné à l'univers un spectacle jamais plus reconstitué : celui de l'homme complet. Stade, Art, Temple.

Le maréchal Lyautey, passant à Olympie, écrivait à un ami ces lignes qui sont la propre définition de son génie : « On glorifiait ici la vie complète. Pour moi qui ne comprend pas la pensée séparée de l'action, qui ai la même horreur des intellectuels rachitiques que des soudards imbéciles, j'étais bien dans l'état d'âme propice à ce pèlerinage. »

Second chant : l'unité du monde grec.

La Grèce possédait une unité plus précieuse que la politique : l'unité spirituelle, née d'une même civilisation informant les divers fils de l'Hellade.

Où en sommes-nous sur ce point?

Notre Occident, brisé une première fois par la Réforme, gît aujourd'hui dans la plus grande dispersion spirituelle qu'il ait connue depuis l'invasion des Barbares : démocraties, fascismes, machinisme, bolchevisme, racisme en ont fait une proie pour les réveils de l'Islam et des civilisations jaunes. La contemplation de notre désordre européen donne le vertige à quiconque essaie de le dominer...

* * *

Nous descendons de la colline vers la silencieuse Olympie de la chute du jour. Une tente dans les ruines. Une lueur, un espoir? Le secret de l'Unité salvatrice serait-il encore parmi nous? Sur cette terre grecque des scouts de France sont de passage. Je revois en eux les héritiers véritables de l'esprit olympique. Je repartirai demain plus rassuré.

PHILIPPE DE ZARA.



La bibliothèque de l'humaniste chrétien⁽¹⁾

Il faut avoir le courage d'avouer que la pensée catholique, au XIX^e siècle, s'est généralement développée en marge des grands mouvements d'idées qui ont profondément influencé l'opinion. Elle est demeurée étrangère, voire hostile, à la plupart de ceux qui ont été à cette époque les chefs de file dans le domaine intellectuel.

Avec les encycliques des papes depuis Pie IX, monuments de sagesse humaine et chrétienne, elle s'est d'ordinaire tenue sur la défensive; elle n'a pas fait œuvre conquérante. Peut-être, probablement même, était-ce fatal après le travail formidable mené par la philosophie du XVIII^e siècle, après la tourmente de la Révolution française, le développement inouï des sciences et de la technique. Souvent même la pensée catholique paraît si épuisée que l'on entend certains de ses plus redoutables adversaires: Comte, Renan, Taine (2), la tenir pour quasi moribonde.

Je ne vois qu'une exception à signaler, — mais elle est d'importance, — c'est l'initiative prise par le pape Léon XIII au sujet de la philosophie et de la théologie de saint Thomas d'Aquin, dont l'étude fut par lui imposée à l'univers catholique.

* * *

Lorsque je consulte les plus lointains souvenirs de ma vie intellectuelle, ils témoignent du désarroi provoqué par cette triste situation et j'imagine que mon cas ne fut pas isolé; nombre de mes contemporains ont dû, comme moi, souffrir au plus profond de leur intelligence et de leur cœur de l'impossibilité où nous nous trouvions d'établir nettement, d'une manière pleinement satisfaisante, l'unisson entre nos convictions religieuses et nos aspirations intellectuelles. Manifestement, entre les unes et les autres il n'y avait pas compénétration, et parfois se produisaient des heurts provenant d'un manque d'accord. J'avais de cet état une conscience plus ou moins claire. Cependant il m'était impossible d'en rester là; je sentais que pour un chrétien, la religion doit, en même temps que vivifier tous ses actes, éclairer et unifier toutes ses connaissances. Je souhaitais une synthèse, cimentée par le dogme catholique, philosophiquement et scientifiquement solide, ouverte à toutes les initiatives loyales, à toutes les entreprises d'avenir; je la souhaitais, cette synthèse, recueillant avec soin et intégrant en elle toutes les parcelles de vérité charriées dans cet immense effort intellectuel qui commence à la Renaissance et qu'on est convenu d'appeler « les idées modernes ».

Bien des fois j'ai cru trouver les éléments de pareille œuvre d'ensemble dans tel ou tel système; puis, je suis revenu de ce qui n'était qu'illusion chez moi; et je me suis trouvé grevé d'une nouvelle déception.

Ce n'est que, dans ces derniers temps, grâce à quelques ouvrages solides et aux indications d'un excellent ami, plus jeune que moi, mais travaillé des mêmes tourments, que j'ai enfin réussi à voir clair dans ce chaos.

Loin de moi l'intention d'incriminer qui que ce soit, ni d'attaquer une institutions quelconque. Il y a des situations de fait

(1) A propos du livre du Père HONNAY, *Humanisme et livres de choix*, Desclée-De Brouwer et Cie, 1937, un vol., in-8°, 417 pages.

(2) Nous devrions faire des réserves, si nous voulions préciser, en ce qui concerne l'état d'esprit de Taine, à la fin de sa vie, notablement plus favorable au catholicisme.

dont on ne saurait attribuer à personne, en particulier, la responsabilité.

Le fait est que, de mon temps, ni dans les collèges que j'ai fréquentés, ni à l'Université, ni dans la littérature (1), je n'ai rencontré cette profonde culture, à la fois catholique et moderne qui m'aurait permis de réaliser dans mes études la synthèse à laquelle j'aspirais.

Des esprits beaucoup plus puissants que le mien ne l'ont pas trouvée, pour la bonne raison qu'on ne l'avait pas faite. C'est ce manque d'une philosophie catholique totalitaire, vivante, allant du plus humble des atomes de la nature et des multiples aspects de la vie de l'humanité jusqu'à la vie divine dans la Sainte Trinité, en passant par le Christ, qui a été la cause de la faiblesse de la pensée catholique.

* * *

Ces considérations générales n'étaient pas inutiles avant d'aborder le livre du P. Honnay. En effet, ce livre n'est pas autre chose qu'une tentative originale en vue d'indiquer aux intelligences inquiètes, désaxées, ou simplement chercheuses, les moyens de combler les lacunes de leur formation humaniste et chrétienne.

Je n'ai pas reçu les confidences du P. Honnay. Je ne sais pas s'il a lui-même éprouvé le manque d'accord auquel je faisais tout à l'heure allusion. Il est probable que non. Il a eu le privilège de bénéficier d'une des formations catholiques les plus complètes qui soient, celle que les Jésuites donnent à leurs jeunes Pères avant de les admettre à la prêtrise. Peut-être a-t-il reçu les leçons d'un philosophe qui passe pour un des penseurs les plus originaux de notre temps.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas difficile pour qui connaît ses publications antérieures de reconstituer les étapes par lesquelles il est passé avant d'en arriver au précieux livre qu'il nous offre aujourd'hui. Le P. Honnay est avant tout un éducateur. Il professe depuis de longues années dans les hautes classes des humanités.

Quelle tâche, en somme, avait-il devant lui? Faire de ses élèves d'excellents latinistes, de fins appréciateurs des beautés littéraires? Oui, sans doute. Mais surtout en faire des hommes cultivés et, pour tout dire en deux mots, des « humanistes chrétiens ».

Enseigner est une mission redoutable. Si respectueux qu'un professeur soit de la liberté spirituelle de ses élèves, quand il enseigne il dogmatise. Il propose implicitement, ou explicitement, une philosophie, une conception de l'homme et de toutes ses activités. Il distille ce que les Allemands appellent une *Weltanschauung* (conception de l'univers). Et il le fait, non comme le ferait un livre, mais comme un vivant parlant à des vivants; avec son esprit certes, mais aussi avec son cœur, ses sentiments, que dis-je, avec son corps, ses gestes, l'éclat de ses yeux, ses inflexions de voix. Ce que nous reprochons au bolchevisme et au nazisme, ce n'est pas de proposer aux jeunesses russe et allemande une philosophie intégrale de la vie. C'est d'abord de l'imposer par la force. C'est ensuite de mettre à la base de cette philosophie des principes aussi délétères qu'ils sont absurdes aux yeux de la pure raison et encore plus au regard de la religion.

En elle-même, l'idée première de communauté de culture et d'idéal est bonne. Le XIX^e siècle, essentiellement individualiste, l'avait en grande partie, et à tort, méconnue.

Comment arriver, dans un collège catholique, à proposer

(1) Je ferais une exception pour l'œuvre de Gratry. Je n'ai pris contact que dans ces tout derniers temps avec le solide et toujours jeune ouvrage d'AUGUSTE NICOLAS: *Etudes philosophiques sur le christianisme*, 4 volumes.

aux étudiants une philosophie humaniste et chrétienne vraiment totalitaire, au sens acceptable du mot? Quelques cours n'y suffisent pas. Le P. Honnay a pensé que le meilleur moyen serait de pousser les élèves à des lectures réfléchies qui s'étendraient sur un champ sensiblement plus vaste que celui qu'on peut parcourir dans les classes. Surtout il importait de faire lire les étudiants d'après un plan bien ordonné autour d'une idée centrale, assez précise pour fixer définitivement l'attention, assez riche pour rayonner sur toutes les connaissances.

Si vous voulez former des humanistes chrétiens, il faut tout d'abord leur indiquer ce que doit être un homme complet et un chrétien intégral.

C'est autour de cette notion qu'il ne se lassait pas d'approfondir que le P. Honnay se mit à tracer pour ses étudiants des plans de lecture, mais de lecture active, sans cesse élargie, sans jamais abandonner ce concept central destiné à faire de tous les matériaux intellectuels recueillis une architecture bien équilibrée.

Très tôt le Père avait saisi le double vice des systèmes d'éducation de l'époque rationaliste et positiviste. Elle se faisait de l'homme une conception fautive, héritée de Descartes. Elle croyait naïvement que l'homme est essentiellement et même exclusivement un être pensant, un collectionneur de notions abstraites construites sous le mode géométrique. De là cet abus qui devient aujourd'hui intolérable d'abstractions qui ne correspondent à aucune vivante réalité. D'autre part, on se figurait qu'un homme est cultivé quand il s'est assimilé pêle-mêle une foule de sciences sans aucun souci d'unité. En dirigeant les lectures des étudiants, le P. Honnay insistait au contraire sur deux choses : une conception intégrale de l'homme et du chrétien, la recherche de la synthèse, des idées générales, de l'unité dans la pensée et dans l'action.

Il veut d'abord que ses étudiants prennent de l'homme de ce que Tourville appelait « la splendide nature humaine », une idée complète.

Il souscrirait, j'en suis certain, car tout son livre l'atteste, à ces belles paroles de M. Masure :

Etre homme c'est d'abord tendre vers les hauteurs et en avant, un front rempli de visions sereines et d'obscur poésies; lever des yeux brillants sur des spectacles d'intelligence et des projets d'amour; instaurer sur cette terre des régimes meilleurs et des lois plus justes; entretenir avec la pensée universelle un commerce qui réjouit nos curiosités sans les lasser et apaise nos inquiétudes sans les affadir; user du monde en roi du monde et des hommes, en ami des hommes; tenter la subtile expérience de nos sensibilités et nous découvrir nous-mêmes en nos profondeurs pour mieux jouir et mieux savoir; écouter battre en nos artères un sang généreux qui fasse de nous le plus bel animal de la création, et dans ce corps sain, cultiver des idées vastes et des passions somptueuses ou délicates, être homme enfin — jusqu'au bout et en perfection.

Donc, d'une part, sur cet homme naturel greffer le chrétien avec toutes les ressources, tous les secours, toutes les beautés d'une religion éclairée et mystiquement vécue. D'autre part, pour obvier aux dangers d'un encyclopédisme incohérent, développer chez les élèves le goût de la synthèse.

* * *

La fécondité d'une idée se mesure à la richesse de ses applications. Les principes éducatifs dont il avait pu apprécier la bienfaisance dans les classes qu'il dirigeait ont une valeur absolue et tout le monde peut en éprouver le bienfait. Le P. Honnay songeait avec inquiétude à ses anciens étudiants, à tous ces avocats, ces médecins, ces commerçants, ces ingénieurs, ces prêtres

qui n'avaient pas terminé leur éducation d'humanistes chrétiens puisqu'aussi bien elle n'est jamais achevée ici-bas.

Il résolut de fonder ou plutôt de compléter au Collège Saint-Stanislas, à Mons, une bibliothèque pour les anciens étudiants.

Matériellement, l'ouvrage du P. Honnay apparaît comme un catalogue sommaire des divers rayons de cette bibliothèque. Comme on l'a écrit excellemment, « c'est un répertoire de lectures pour intellectuels catholiques. Il nous renseigne avec une érudition étonnante un bon millier de volumes et d'articles de choix et les apprécie brièvement. A ce seul titre il mériterait d'être consulté avec soin ».

Mais ce répertoire est surtout précieux par la manière dont les livres sont mis en valeur. Pour faire comprendre la portée du choix, le P. Honnay esquisse une synthèse doctrinale de l'humanisme chrétien et un plan de formation humaniste, esquisse que les lectures conseillées étofferont. Vue panoramique de l'univers chrétien et de la science catholique qui fera éviter le danger de dispersion dont sont menacés spécialement les jeunes intellectuels avides de lecture. Chaque aspect de la culture est présenté avec ses avantages, et les livres « royaux » qui s'y rapportent. »

Ce que recherche le P. Honnay avec une sagacité remarquable, dans tous les ordres de connaissance, ce sont les œuvres maîtresses marquées au sceau d'une vigoureux esprit d'ensemble.

Il me fait songer invinciblement aux fameuses *Sources* du P. Gratry. Même largeur d'horizon, même passion de la synthèse scientifique, littéraire, philosophique et religieuse, même flamme d'apostolat. Seul le climat intellectuel est changé. Le P. Gratry était un romantique qui sacrifiait parfois aux chimères et à l'utopie.

Le P. Honnay a reçu la forte formation thomiste que l'école philosophique de Louvain donne aux Jésuites et il a respiré l'atmosphère scientifique du temps. Il est convaincu que la littérature catholique est dès aujourd'hui assez riche pour nous offrir tous les éléments d'une conception humaniste et chrétienne du monde. Je crois qu'il a raison.

Si l'on excepte l'économie et la science politique, il me paraît certain que la pensée catholique a fait, depuis vingt-cinq ans, de tels progrès que, dans beaucoup de domaines, elle tient glorieusement la tête du mouvement. Aujourd'hui elle redevient conquérante. Les jeunes gens sont bien plus favorisés que nous ne l'étions il y a quarante ans. Les bons et beaux ouvrages sont là, à leur disposition. A eux de les lire, de les méditer, de les discuter dans leurs cercles d'études et de les incorporer à leur vie intellectuelle. C'est à quoi tend tout l'ouvrage du P. Honnay. Il est d'autant plus utile que, s'il faut en croire des témoins avertis, la culture humaniste s'arrête encore comme de mon temps au seuil de l'université.

Voici, en effet, ce que Louis Charlier, analysant l'ouvrage du P. Honnay, écrivit dans la *Libre Belgique* du 7 octobre :

A part les futurs docteurs en droit qui, autrefois mieux encore qu'aujourd'hui, avaient la bonne fortune de continuer cette formation pendant les deux années de candidature en philosophie et lettres, dont les meilleurs gardaient pour la vie la noble curiosité des choses de l'esprit, les autres universitaires se cantonnaient et se cantonnent encore dans le jardin emmurillé de leurs initiations techniques. Ils ne regardent plus par-delà les clôtures, ou n'y regardent qu'avec un intérêt mal averti, qui n'apporte pas grand-chose ni à eux-mêmes ni aux autres. Certes, quand un médecin, un polytechnicien ou un docteur de quelque autre faculté a compris la lacune « humaine » de cet état de privation et qu'il s'ingénie à combler par des efforts personnels le vide

(1) *L'humanisme chrétien*, par EUGÈNE MASURE, chez Gabriel Beauchesne, Paris, 1937.



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17 35 79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

Firme UNICA

la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100% - Poupées entièrement lavables et incassables - Articles bourrés - Spécialité d'articles pour couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etabl^{ts} Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils

Tél. 283

Courtrai

POUPÉES - MASQUES - FANTAISIES

Pièces détachées

LES ATELIERS

G. De Weirt

40, rue Coenraets, 40 — BRUXELLES

Téléphone : 37.86.50.

POUPÉES. — ANIMAUX. — JOUETS EN TISSU. —
MATIÈRE INCASSABLE. — PIÈCES DÉTACHÉES. —
POUPÉES DE SALON. — MASQUES, TÊTES, CORPS et
TOUTES PIÈCES DÉTACHÉES. — CRÉATION ARTICLES
de FANTAISIE et de RÉCLAME



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)



FONDÉE EN 1853

Montres pour religieuses

Montres de précision
spéciales pour
missionnaires

Tous genres de montres

En vente chez tous
les horlogers concessionnaires



**DÉLICIEUX!..
EXQUIS!..**

s'écrie tout fumeur de CareSCO
Faire l'essai c'est savourer toujours

CARESCO

résume qualité, douceur, fraîcheur

CARESCO

produit par son arôme la bonne
humeur

Manufacture de cigares CARESCO

G. VERHOEVEN & C^{ie}, M O L L

Nous demandons des agents partout

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas. —

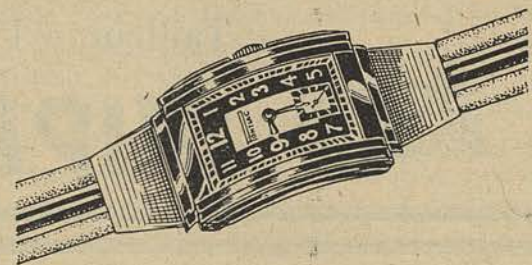
RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES

Tél. 37.28.35

La Montre **PONTIAC** JAMAIS NE SE DÉTRAQUE

La montre **PONTIAC** supporte tous les chocs, elle est **PRÉCISE** et **HERMÉTIQUE**, son boîtier est **INOXYDABLE**.

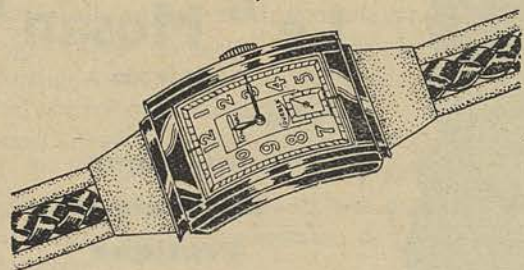


La montre idéale pour missionnaires

En vente chez les bons horlogers **VENDEURS PONTIAC** à partir de 240 francs

PARTICIPEZ AU GRAND CONCOURS

MONTRES PONTIAC Métro-Goldwyn-Mayer, doté de 300.000 francs de prix.



Bulletins de participation gratuits

chez votre horloger ou écrire Montres Pontiac
Boîte postale 184 **BRUXELLES**

Quand
on dit :
"ERY"

on dit :

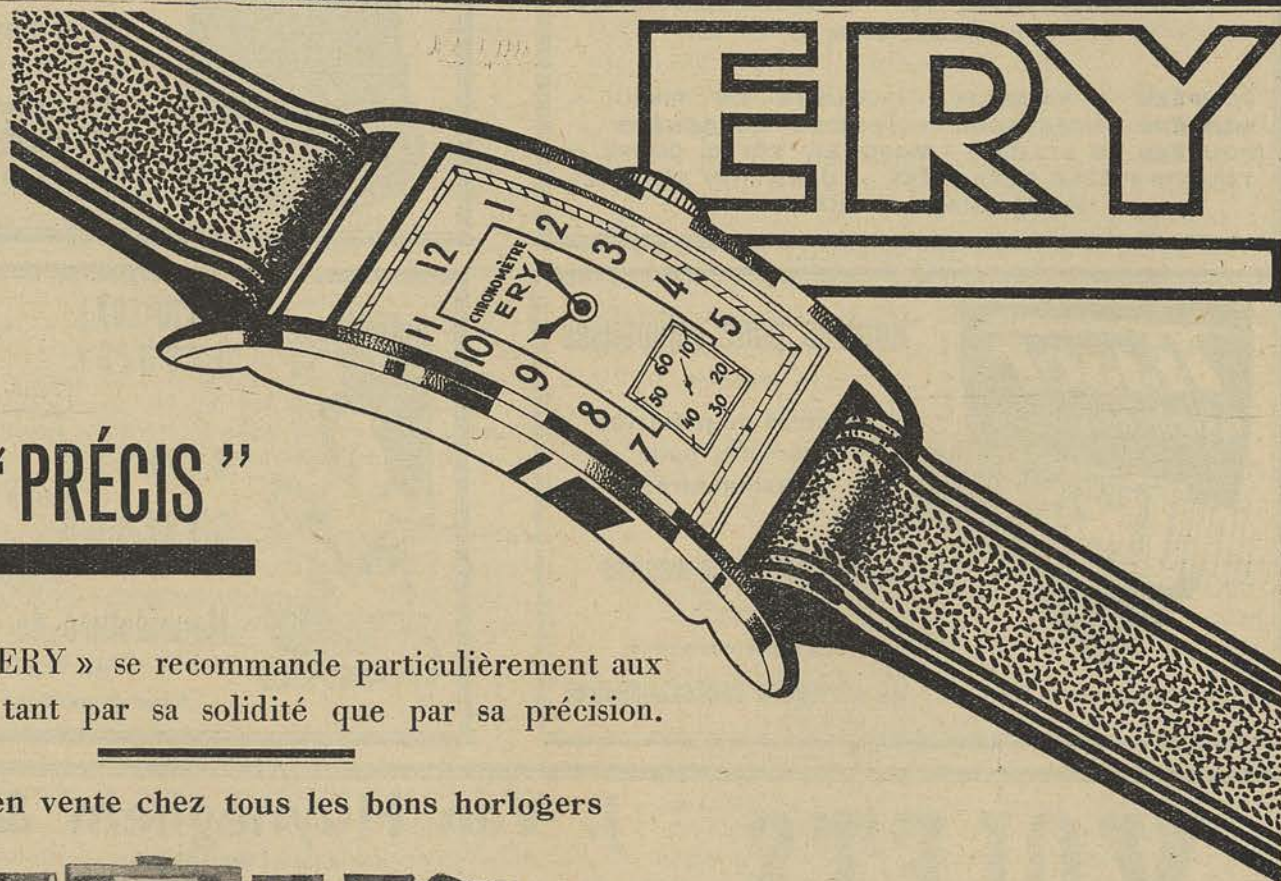
"PRÉCIS"

La montre «ERY» se recommande particulièrement aux missionnaires tant par sa solidité que par sa précision.

Elle est en vente chez tous les bons horlogers



ERY



d'études trop unilatérales, ses ressources dépassent aisément celles du docteur en droit, parce qu'il a fortifié son esprit en des disciplines plus rudes et plus rigoureuses dont profite sa culture tout entière... Mais n'est-ce pas une rare exception ?

Je laisse naturellement à M. Charlier la responsabilité de ses graves affirmations.

S'il dit vrai, l'importance capitale d'un livre comme celui-ci n'en apparaît que mieux.

Dans son ardeur conquérante, le P. Honnay se demande pourquoi ce qu'il a fait à Mons ne pourrait pas se faire dans tous les collèges catholiques du pays.

Chaque collège deviendrait ainsi un centre de culture humaniste grâce à une bibliothèque bien pourvue.

Seulement — remarque-t-il très justement — une bibliothèque qui serait, comme la nôtre, formée de livres excellents, de livres choisis même avec un soin extrême, pourrait fort bien n'être qu'une simple juxtaposition d'ouvrages : Capital magnifique, certes, mais dont on ignore, sinon l'existence, du moins la valeur et l'emploi, et qui, dès lors, demeure aux neuf-dixièmes improductif et stérile.

Pour lui donner son maximum de puissance formative, il faudrait que dans chaque bibliothèque fût publié un « directoire », un *guide de lectures* qui s'imposât par sa lumineuse clarté et entraînant par son allure dynamique.

Ce directoire voici comment l'auteur le concevait :

Il comporterait tout d'abord — cela va de soi — un catalogue, distribué dans des cadres bien clairs. Mais — et voici la nouveauté — en tête du catalogue figurerait une très *large introduction* destinée avant tout à jouer ce rôle d'initiateur vivant, de persuasif Mentor.

Dans ces pages seraient exposées :

1° La conception d'ensemble de la bibliothèque, avec ses trois buts, très nettement définis (1). On y ajouterait un aperçu de ses réalisations.

C'est ce que nous avons fait, à très larges traits aujourd'hui ;

2° Les synthèses principales, à savoir : la définition totalitaire de l'homme — la vue synthétique du monde, avec la progression ascendante des êtres — la théorie pascalienne des trois ordres de grandeurs.

Ces synthèses, il faudrait les dresser, lumineuses, au frontispice.

Cette introduction devrait d'ailleurs être tout entière dominée par le souci d'inculquer la mentalité synthétique, avec l'escorte des vues d'ensemble, la passion de raccorder toujours à leurs centres respectifs les divers éléments partiels, qu'il s'agisse soit de chacune des branches, soit de l'ensemble de celles-ci. Unification par concentration, en vue d'obtenir la simplicité totale faite de richesse et de plénitude ordonnées !

Il importerait non moins que ce directoire, par son fond même et son allure, fût puissamment dynamique, c'est-à-dire convainquant, persuasif, entraînant même, et par la force contraignante des raisons et par la chaleur de l'accent.

Il faudrait qu'il cût pour effet normal, tant sa logique serait péremptoire, de déterminer chez tous les sujets d'élite une résolution qui n'irait pas sans héroïsme : *Je prélèverai, coûte que coûte, sur mes loisirs tout le temps nécessaire pour porter au maximum, grâce notamment à mes lectures, ma valeur d'homme, de chrétien et d'apôtre.*

3° Le directoire aurait aussi à discuter les choix essentiels ; il signalerait et soulignerait par quelque bref aperçu les maîtres-livres, surtout les grands livres synthétiques ;

4° De plus, il prendrait soin de suggérer et de faire apparaître avec relief des centres d'intérêt variés dans chacun des rayons les plus importants ;

5° Enfin, il indiquerait de vigoureux principes de méthode pour les lectures, en sorte que celles-ci portent tous leurs fruits.

* * *

Je ne sais si j'ai réussi à donner une idée assez précise et suffisamment attrayante du beau livre du P. Honnay. Je le souhaiterais bien vivement, car je lui voudrais de nombreux lecteurs. Si j'avais rencontré autrefois un ouvrage de ce genre, je n'aurais pas erré si longtemps et si péniblement. Est-ce à dire que l'œuvre soit parfaite ? Non, elle a un petit défaut qu'il serait d'ailleurs facile de corriger. Le P. Honnay, au cours de son exposé, cite quantité de livres et d'auteurs. Un lecteur averti s'aperçoit immédiatement qu'il distingue avec un sûr instinct les grands livres des œuvres ordinaires ou médiocres. Cependant, par scrupule de ne rien omettre et aussi par souci d'une charité intellectuelle qui veut se faire accueillante à tous, il a parfois l'air de mettre au même rang des penseurs originaux et de simples essayistes honnêtes mais sans grande valeur. Or cela peut induire en erreur ceux qui, aveuglément et sans assez de discernement personnel, le prendraient pour guide de leurs lectures. Cette réserve faite, il serait désirable de voir les catholiques belges entreprendre une action d'ensemble dans le sens suggéré par l'auteur.

Un directoire comme celui qu'il propose, s'il a besoin d'un inspirateur et d'un rédacteur unique, ne saurait être qu'une œuvre collective.

Pourquoi les dirigeants de l'Action catholique ne prendraient-ils pas l'initiative d'une commission dont on confierait au P. Honnay la direction ?

J'ai dit ailleurs que le Congrès de Malines ne porterait les fruits que ses initiateurs en attendaient que si son action était systématiquement continuée au sein de petites commissions de travail, soigneusement choisies, poursuivant l'œuvre ébauchée dans l'esprit qui animait le Congrès. Je ne sais si on a pensé à des réalisations de ce genre.

En tout cas, cela s'imposerait ici. Nous n'aurons pas d'action catholique féconde tant que nous n'aurons pas formé une élite intellectuelle solidement armée de principes synthétiques dans tous les domaines.

La voie ouverte par le P. Honnay est la bonne. Elle est probablement, pour le moment, la seule qu'on puisse suivre. On s'y essaye de divers côtés par des moyens différents. Mais quelle incohérence dans les mouvements ! Quelle absence d'idées directrices ! Quelle carence d'une philosophie catholique qui nous permettrait d'unifier toutes nos connaissances, de les vivifier, d'y verser, comme disait Claudel d'une façon un peu paradoxale, « un ferment de joie aussi virulent que la peste ».

Tout croule autour de nous : les systèmes, les institutions, les religions non chrétiennes et les branches chrétiennes séparées de Rome.

La culture — écrit Berdiaeff — doit devenir soit une civilisation athée et antichrétienne, soit une culture sacrée, tout animée par l'Eglise, une transfiguration chrétienne de la vie.

Et cela suppose un *mouvement créateur*, dans la vie, de l'Eglise, une manifestation plus complète de la vérité chrétienne sur l'homme et sur sa vocation dans l'Univers.

L'Eglise est *cosmique* par sa nature, et en elle rentre toute la plénitude de l'Être. L'Eglise est le cosmos christianisé.

Elle doit devenir tout, — une force transfiguratrice et illuminatrice de toute la vie par l'intérieur, — elle doit, force spirituelle libérée, transfigurer la vie totale.

Le christianisme arrive à une époque où l'intellectualité jouera un rôle très important, comme il en fut au temps des

1) Culture générale, humanisme chrétien, action catholique.

grands docteurs de l'Eglise. Le Peuple se sépare de la Foi, séduit par l'enseignement athéiste et par le socialisme. Les intellectuels, au contraire, reviennent à la Foi. Cela change le style du christianisme.

Les chrétiens doivent diriger leur volonté vers la création d'une société chrétienne et d'une culture chrétienne, mettre au-dessus de tout la recherche du Royaume de Dieu et de sa vérité (cité par Honnay, pp. 376-377).

Le livre du P. Honnay, l'œuvre qu'il a réalisée à Mons, celle qu'il voudrait voir se poursuivre à travers notre pays, n'ont pas d'autre but que de former des intellectuels capables de jouer le rôle que Berdiaeff leur assigne dans le monde qui vient.

FERNAND DESCHAMPS.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

CONSCIENCE, VOLONTÉ ET LUMIÈRE D'UNE ÉCOLE.

Sous ce titre, M. Oliveira Salazar, l'éminent homme d'Etat catholique auquel le Portugal doit son salut et sa rénovation, vient de publier dans la Revue hebdomadaire la préface au volume de « Discours et notes politiques » qui paraîtra prochainement. En voici l'essentiel :

Parmi les textes colligés dans le volume et qui rassemblent tous les travaux de quelque intérêt politique publiés, de 1935 à 1937, par la présidence du Conseil et par les ministères des Finances, de la Guerre et des Affaires étrangères, les plus nombreux et les plus importants traitent de la politique extérieure. C'est là le signe évident de la façon dont l'atmosphère internationale reste troublée, et dont les pays qui désirent se maintenir étrangers aux grands conflits ne voient encore d'autre moyen de sauvegarder leur indépendance, leur vie ou leurs intérêts de nation qu'en travaillant intensément au dehors des cadres nationaux. Modestement, sans bruit, sans envier personne, par nos propres forces et nos propres ressources, nous avons reconstruit le foyer familial, faisant pacifiquement notre révolution sociale et politique, en vue d'améliorer et de relever ce qui est à nous, de valoriser ce que nous sommes en Europe et dans le monde, sans exclure d'aucune façon qu'il puisse résulter de notre progrès, de notre ordre et de notre paix quelque contribution au bien de tous. Et non parce que cette tâche serait achevée, ou parce que l'action en vue des améliorations matérielles et dans le domaine moral et politique aurait été moins intense ou moins efficace, nous avons tous senti que, surtout dans les deux dernières années, les plus grandes préoccupations venaient du dehors, et nos yeux se sont tournés involontairement du côté où l'on pressentait les plus grands périls et les questions qui surpassaient de beaucoup les difficultés internes.

La marche du temps crée des problèmes auxquels il est urgent de chercher des solutions adéquates. De nouveaux faits ou de nouvelles circonstances déplacent de vieux problèmes, leur donnent d'autres aspects, obligent les peuples et les gouvernements à des réadaptations dans leur manière de sentir, de comprendre et d'agir. Des nécessités matérielles ou morales, des changements

dans la mentalité générale, des révolutions politiques qui créent ou détruisent des pôles d'attraction ou des conjonctions de forces, suscitent de temps en temps, particulièrement dans la vieille Europe, des crises douloureuses et graves, dont on ne peut éviter la répercussion dans les autres parties du monde.

Nous vivons une de ces périodes de crise et malheureusement nous joignons aux difficultés existantes celles que nous forgeons par notre impétuosité ou nos passions déréglées. Le pire de tout, à mon avis, c'est que l'on ait laissé s'envenimer l'atmosphère dans laquelle on pourrait travailler efficacement. Des idées morales et des éléments utilisables pour une œuvre humaine, rien ou presque rien ne reste debout, ni traités, ni vérité, ni foi dans l'attitude des gouvernements, ni confiance dans les sentiments des nations, ni sincérité dans les rapports, ni valeur même relative dans la parole qui engage l'honneur des Etats. Presque tout est factice, simplement apparent, mouvant et incertain dans la conscience des gouvernements comme dans celle des multitudes. C'est la consommation fatale par le mensonge, en grand et par système, de l'âme des peuples.

On ne pourrait avoir plus mal travaillé. Mises de côté les méthodes expérimentées et discrètes de la diplomatie classique, avec leurs défauts et leurs indéniables avantages, on a prétendu qu'un courant d'air sain et libre allait traverser les chancelleries et l'on est allé d'un saut au procédé démocratique de l'Assemblée générale, avec ses discours, ses motions, ses groupes et partis, ses conciliabules de couloirs, ses longues discussions et ses votes précipités. La publicité que l'on avait ardemment désirée autour des propos, des sentiments et des compromis est devenue illusoire; car il s'est aussitôt créé un style pour cacher ce qu'il n'était pas prudent de laisser entendre et pour pouvoir être applaudi de tous les coins de la terre et de tous les horizons de la pensée.

Enchaînés à des procédés de travail dont on avait constaté presque partout l'échec dans la politique intérieure, des diplomates et des hommes d'Etat perdent sans gloire leur intelligence et leur temps en des conférences publiques dont ils avouent publiquement eux-mêmes l'impuissance.

A part le terrain juridique, sur lequel l'accord des gouvernements est plus facile, parce qu'on y travaille généralement dans le cadre de la science ou de la technique, dans les questions économiques et politiques, c'est-à-dire celles où les intérêts matériels ou moraux des nations sont en jeu, rien ou presque rien n'a été obtenu, avec cette aggravation que la carence répétée est un motif d'inquiétude générale.

A ce mal s'en joint un autre — très grave : une inconcevable liberté de la presse quant à la politique étrangère, une incroyable désinvolture dans la façon de traiter les questions internationales, les nations et les gouvernements étrangers viennent çà et là, sous les yeux résignés des gouvernements, creuser des abîmes, fausser les faits, éventer des interprétations, dénaturer les intentions les plus correctes et égarer l'opinion publique. Et souvent il arrive à bref délai qu'une question n'est plus ce qu'elle était, mais ce qu'un journal en a dit, et les diplomates perdent un temps précieux à tenter de dissiper les malédictions de la presse de leur pays. Des amitiés de nations se font et se défont par les journaux; des atmosphères artificielles de haine se créent, parfois même comme un moyen de pression diplomatique; et ce n'est plus la première fois que nous assistons avec étonnement à l'inscription, à la base de certains accords, comme si l'on était en guerre, de *trêves ou armistices de presse*. Voilà où nous en sommes.

Sous la pression d'opinions publiques mal informées ou perverties, la direction des affaires échappe des mains des hommes d'Etat, et sous des régimes qui se prévalent d'être libéraux les gouvernements ne sont pas libres d'aménager, comme il convien-

drait, la solution des problèmes de la politique internationale. On y voit une supériorité, même contre l'évidence des faits.

L'un des cas les plus typiques, et qui pourrait être présenté comme exemple, c'est celui de la guerre civile d'Espagne. Peu de problèmes auront été dès le début aussi clairs, aussi simples, auront si facilement permis qu'on prenne devant eux une orientation sûre; car, à part la Russie soviétique, les puissances occidentales ne pouvaient avoir là qu'un seul et unique intérêt. Et pourtant, parce que çà et là l'intrusion inexcusable de passions politiques est parvenue à reléguer l'intérêt national à l'arrière-plan, l'Espagne est saccagée, l'Europe a vécu des heures d'inquiétude et ceux qui n'auront pas rectifié leurs positions à temps vont mettre des années à reconquérir — s'ils y parviennent — ce qu'ils ont inhabilement laissé perdre.

Une expérience douloureuse est en train d'instruire les hommes responsables de la politique internationale : certains d'entre eux vont mesurer l'abîme jusqu'où ils ont été poussés par le débordement de la politique partisane sur le terrain des relations entre les pays, et par la discrimination insensée des États suivant qu'ils étaient ou non dominés par les mêmes conceptions politiques — nouveauté apportée à la politique étrangère par les Fronts Populaires. — Puisse le recul net de cette politique, marqué dernièrement en des affirmations répétées, insistantes, se traduire aussi par des actes susceptibles de détruire les attitudes antérieures, et ne rien laisser de cette période d'amers ressentiments dans l'âme des gouvernements et des peuples!

Dans l'Europe troublée, agitée, anxieuse des dernières années nous avons dû nous ouvrir un chemin pour la défense de nos intérêts. Dans la péninsule, ou plutôt dans le conflit espagnol, ceux-ci ont été oubliés, niés, mis en doute, et bien des mésintelligences et des difficultés en découlèrent jusqu'à ce que la marche des choses et la publication de documents qui traduisaient les secrets desseins de dirigeants du désordre international et de la politique espagnole finissent par ouvrir les yeux à tout le monde. Pour nous il est clair comme l'eau de roche que les sympathies étrangères suscitées autour du nationalisme espagnol contre l'invasion communiste dans la péninsule ont servi en même temps, et précieusement, la tranquillité au Portugal.

On ne peut néanmoins supposer que l'heureux dénouement de la guerre d'Espagne représentera pour nous la fin des difficultés actuelles : un chapitre seulement s'en terminera. Nous ne désirons pas le moins du monde nous trouver mêlés aux affaires d'autrui; nous devons chercher à nous maintenir éloignés de tout ce qui ne nous touche pas directement. Les intérêts portugais sont assez vastes et, pour les raisons indiquées plus haut, l'atmosphère internationale est encore assez délicate et périlleuse pour que nous continuions à nous imposer les mêmes soins et les mêmes efforts. Dans la présente crise morale, la conscience du monde est de moins en moins un bouclier assez fort pour la défense des droits de chacun.

* * *

Au moment où ce livre paraît en public, à Coimbra, la vieille Université fête le quatrième centenaire de son transfert définitif dans cette ville. De nombreuses nations amies, de nombreuses institutions analogues, auréolées des mérites de l'investigation scientifique et de la culture, nous recevons des délégations constituées par des hommes de grande valeur et de grand renom. Et nous tous qui sommes les fils spirituels de l'École, nous devons voir là mieux qu'une visite protocolaire — l'hommage à un passé qui n'a pas seulement le mérite d'être étendu, mais celui d'avoir été, dans les domaines de la science, de la culture et de l'éducation nationale, d'une éminente utilité.

Il y a des années que j'ai dû abandonner le sacerdoce de l'enseignement et me charger, par des chemins difficiles, d'une croix plus lourde. Et au sein des préoccupations, des responsabilités, des luttes, des difficultés à résoudre les problèmes, bien souvent je me suis trouvé seul en face de moi-même; mais avec, en moi, pour résister ou vaincre, trois éléments pour ainsi dire irréductibles : la conscience, la volonté, les lumières de mon école.

De tout ce que j'ai observé et vu avec un esprit libéré et un désir intense de ne pas me tromper, des leçons d'une expérience déjà longue et douloureuse, j'ai tiré la confirmation de cette vérité d'ailleurs courante : si la décadence passée est due à l'appauvrissement, dans la société portugaise, d'une élite de culture véritable et de bonne formation, suffisante pour la direction supérieure de l'Etat et de la vie nationale, nous ne pourrions prétendre accroître, ni même maintenir les conquêtes réalisées que par une intense production de valeurs et en enrichissant, en lançant sur la nation de nouvelles couches sélectionnées. Or, celles qui doivent s'affirmer dans les domaines élevés du gouvernement et de l'esprit, de la technique ou du travail, il revient à l'Université de les former.

Avec beaucoup d'autres je défends, du haut des forteresses édifiées par des géants en des siècles d'efforts, un vaste patrimoine — l'unité politique et morale de la patrie et l'intégrité d'un empire colonial. Dans l'ardeur du travail ou de la lutte, dans l'honnête ambition de l'agrandissement de notre avoir commun, l'importance de la tâche paraît nous écraser, et bien souvent il m'arrive de scruter du regard les profondeurs de l'horizon, inquiet parce que tardent à surgir de lui, enthousiastes et virils, plus de bras et plus d'âmes, et, si nombreux qu'ils soient, tous nécessaires pour la reconquête du Portugal. Mais devant l'école nouvelle ou rajeunie « en esprit et en vérité » j'espère — j'espère au sens double et intégral du mot, c'est-à-dire dans le temps et dans l'espérance : *J'attends et j'ai confiance.*

PSYCHOLOGIE DE LA LUTTE DES CLASSES

Conclusion d'un intéressant article de M. Thierry Maulnier, sous ce titre, dans le dernier numéro de la Revue Universelle :

Le marxisme a donc trouvé son extraordinaire efficacité révolutionnaire dans l'intransigeance avec laquelle il affirmait la prétention de ceux qui fournissent le travail matériel à exercer la puissance souveraine dans cette société, et faisait ainsi appel, pour le renversement du système social existant, à ceux qui le subissaient le plus durement. Mais cette habileté tactique était aussi l'erreur historique qui allait amener l'échec politique à peu près général du mouvement marxiste révolutionnaire.

L'interprétation marxiste de l'histoire n'apprenait pas seulement, en effet, au prolétariat révolutionnaire à reconnaître, dans la mainmise de la puissance économique d'une classe sur l'Etat national, un accident historique particulier de l'ère industrielle, elle déniait à l'Etat toute existence propre comme forme juridique, politique, historique de la communauté sociale : elle le confondait naïvement avec la faction qui s'en était emparée. Les plus graves erreurs politiques du marxisme dérivent de cette erreur d'optique fondamentale. Orienté par le marxisme vers une explication purement « économique » des réalités historiques, avec lesquelles il se trouvait aux prises dans son effort de libération, le prolétariat révolutionnaire a méconnu la réalité irréductible des communautés nationales historiques

comme infrastructure durable des contradictions économiques d'une époque, et sous-estimé, par conséquent, la résistance des forces nationales à la poussée révolutionnaire internationaliste. Plus encore : convaincus que la communauté nationale n'avait d'autre réalité que celle que lui conféraient les données du système économique qu'il fallait détruire, les chefs du mouvement ouvrier marxiste se sont attaqués imprudemment aux communautés nationales, persuadés que les communautés nationales n'avaient pas d'autres défenseurs que leurs propriétaires économiques : les détenteurs des moyens de production. Ainsi le prolétariat se trouva en lutte avec l'immense masse de ceux qui, sans être les maîtres économiques de la nation, n'en étaient pas moins les propriétaires politiques, juridiques, spirituels, moraux, et qui entendaient continuer de participer à sa durée, à en être les créateurs responsables, à bénéficier de son héritage de civilisation. Ainsi le prolétariat s'est trouvé en lutte contre toutes les forces non économiques de la communauté nationale, non parce qu'il était le prolétariat, mais parce qu'il se déclarait antinational, prétendait détruire la communauté existante et apporter avec lui une nouvelle forme de communauté.

En même temps qu'il invitait le prolétariat à combattre non la mainmise économique sur l'Etat national, opérée par les détenteurs de la nouvelle puissance économique, mais l'Etat national et la communauté nationale elle-même, considérés comme les masques hypocrites de cette puissance, le marxisme invitait le prolétariat non pas à reconquérir dans la nation, dans l'héritage des traditions nationales, dans la culture nationale la place dont il avait été privé, mais à imposer à la société tout entière, comme valeurs nouvelles, ses valeurs de classes spolite

et déracinée; à combattre tous les modes de la vie nationale, la propriété du sol et du produit du travail, l'héritage séculaire de la culture, pour la seule raison qu'ils lui semblaient le privilège de la « bourgeoisie ». Ainsi la lutte révolutionnaire s'inscrivait dans le cadre de la seule lutte économique des classes : elle acceptait et complétait la dévastation, opérée par la puissance économique d'une classe, des cadres historiques de l'existence humaine, et la substitution, comme base de la société, de l'organisation économique à la communauté biologique et sociale. De ce point de vue, le marxisme n'était plus qu'un parasite idéologique du libéralisme. La révolution marxiste achevait aussi la dissolution de l'ancienne communauté dans la fonction économique; elle achevait de ravager l'infrastructure sociale, humaine de l'économie.

Ainsi attaquée sur les deux fronts, dépossédée par la caste dominante, maîtresse invisible de l'Etat et des organes efficaces, de la puissance sociale, écrasée par la puissance économique, combattue d'autre part par des millions de ses membres comme l'instrument et le masque de la tyrannie qui les écrasait, la communauté nationale a paru près de se dissoudre. Tandis que les maîtres du pouvoir économique usurpaient la nation pour leur compte, le prolétariat industriel se reconstituait une patrie nouvelle hors de la patrie historique dont il avait été exclu et se déclarait internationaliste. Les grandes guerres nationales, accroissant la puissance économique au prix du sang et de l'effort des classes dominées, semblaient dénoncer dans toute idée de cohésion et d'union nationale une hypocrite manœuvre au profit de quelques-uns. La réalité nationale en a subi la double atteinte.

**VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO**

GRAFEX

RÉSERVOIR DE SATISFACTION

FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE

GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros : E. GRAFEX • 231, Rue Victor Rauter • Bruxelles

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines *Krefft*
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15.76.91

**POÊLES
GODIN**

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France
EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

“ PATRIA ”

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

THEATRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

1. Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

3. Vaste HALL avec buffet

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up)

4. Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régle autonome de Patria se charge du service de location
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité

Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

UN CHEF d'OEUVRE



Le " Buffet- Cuisinière " Ciney

Le « foyer » chauffe l'appartement.
Le « buffet » cuit les aliments.
Et c'est un meuble ravissant.
Email extérieur et intérieur, plu-
sieurs fours et une propreté
constante.

La description complète du buffet-
cuisinière Ciney est présentée
dans la jolie brochure « Le meuble
qui chauffe », envoyée gratuite-
ment sur demande par les Forges
de Ciney, à Ciney.

La vie moderne l'atten-
dait, Ciney l'a créé. Un
même appareil servant
de poêle continu et de
cuisinière et "meublant"
élégamment un appar-
tement : voilà ce qui
convient à de nombreux
intérieurs à la fois pra-
tiques et confortables.
Voilà ce que Ciney a
réalisé : un chef-d'œuvre.

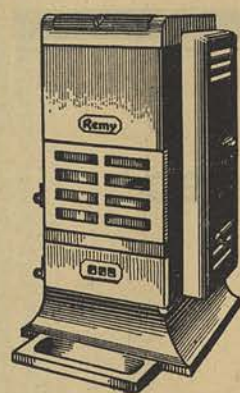
LES FORGES DE CINEY S
A



Le "REMY"

FOYERS ET CALORIFÈRES

BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique, garanti
par des essais officiels aux
Laboratoires des Arts et Mé-
tiers à Paris

89 %

de rendement moyen

UNIQUE

Prix sans concurrence pour
leur capacité de chauffe

S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

COUVIN (Belgique)

CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES

FOURNEAUX DE CUISINE

Poêles pour grands halls

Cuisinières
de la plus pe-
tite de ménage
à l'installation la plus importante.

Pour
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
COUVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

KUPPERSBUSCH
SALLES D'EXPOSITION
35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS

49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 158.20 (2 lignes)

ANVERS

16, rue des Récollets
Téléph. 202.23

Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT.

Téléph. COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Inclue nappes
pour autels — Purificateurs — Corporaux — Lingerie,
draps, essues, toilettes, nappes serviettes pour couverts
et institutions

COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS
ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décat'ssage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdisables sur Tissus
pour Communautés

FILATURE et TISSAGE de JUTE

PAPER-LINED BAGS

GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193

Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE. bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

Spécialisé de SACS pour SCORIES, CIMNETS, etc.

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaqués. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écorus et telnts, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS

Maison fondée en 1680

Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

DRAPS DE BILLARD

LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

Les Laines de Ste-Gudule

Chaussée de Menin MOUSCRON

Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

TISSUS FILTRANTS HAUWEL

LES SPÉCIALISTES POUR VOS FILTRATIONS

Leur production spécialisée permet seule de résoudre tous les problèmes de filtration

Tél. : 11.73.26

Direction et laboratoires : 39, rue Bosquet, BRUXELLES

Usines à Courtrai et Halluin

Tissage de Soieries DE VOS FRÈRES S. A.

WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins — Serges, etc.

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 10⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm.

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisère.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL (Dépt. E.) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Séb. Polis Verviers

Téléphones : 122.04 - 124.70
Part. : 122.05 - 107.56

Télégr. : SELIS
V Code 1929

Importation directe
des pays d'origine
de laines de toutes
— provenances —

Stock important en toutes qualités

La Chemiserie

Anciens Etablissements ELIE FLACHE, s. a.
20, Quai des Moines, GAND—Bureaux : 15, rue Traversière

Chemises, Cols,
Pyjamas, Robes de chambre
Tissus SERVICERTUS en exclusivité

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature -- Tissage
A prêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

TISSAGE DE COTON

La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins:

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

Spécialité de Linge de Table

Couvre-lits — Couvertures
Toiles pur fil mixtes et
coton pour draps de lit —
Taies d'oreillers — Ser-
viettes de toilette en tissu
éponge et damassé

Maison Ed. TOUSSAINT

13, rue Philippe-de-Champagne, 13
BRUXELLES

Téléph. 11,61,20

Compte Chèques
Postaux : 8931

Reg. Com. Brux.
N° 7691-7692

Filature de Laine Cardée Hauzeur-Gerard Fils VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,
flanelles et sous-vêtements, en pure laine
et en mélange laine et coton
Fils fantaisies pour la robe

807



Reclamer les
à votre
fournisseur!

Pour tous appareils DUPLICATEURS

Les stencils LORA sont montés avec attache s'adaptant parfaitement à chaque marque de duplicateur et sont livrés avec cadre gradué, imprimé sur le stencil même.

Ils se fabriquent en différentes qualités :

CHIFFONNABLES, qualités Profex, Colotex, Paraco,
CIRE ET BAUDRUCHE.

Ils réunissent un ensemble de qualités qui les classent au premier rang des articles similaires et sont garantis de parfaite conservation.

Pour tous travaux au duplicateur
il existe un stencil «LORA»

LORA
PRODUIT BELGE

Le Bon Pain produit par la meilleure farine provenant des
MOULINS « CONCORDIA », à AUVELAIS-GROGNEAUX

LE PLUS ANCIEN MOULIN DE BELGIQUE

(Le premier moulin de Grogneaux fut construit par les religieux de l'Abbaye de Floreffe en 1138)

Complètement transformé et modernisé en 1931

PRODUCTION JOURNALIÈRE : 55.000 KILOS BLÉ

Farines supérieures pour boulangerie et pâtisserie

OOO - Extra - Gruau

Franco toutes gares par wagon ou domicile par auto

Téléph. : Tamines 22

Moulins " Métropole "

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures

OOO — EXTRA — GRUAU

Nos sons, rebulets et remouages se recommandent

Livraisons franco toute gare

Tél. Anvers 586.70 - 583.47

IMPORTATION DIRECTE

des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,
de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place

MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuilleries (Dyle), 10

Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU SIROP!

Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

Sirop mélangé, marque POMONA

3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes,
gelées de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux

The Continental
Bodega Company

Demandez notre Prix courant général (gros-détail)

Siège social : **BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN, 50, BRUXELLES**
Téléphone 17.53.69 R. C. Bruxelles 8574

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

1720 - 1937

Depuis 220 ans PAS DE BONNE CAVE
PAS DE BONS REPAS

Sans les grands Vins de BOURGOGNE des

Éts Liger-Belair & Fils

Propriétaires à NUIITS-St-GEORGES et VOSNE-ROMANEE

Agent général : A. KNAEPEN

43, rue de l'Application, AUDERGHEM - T. 48.38.74

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

LE LAIT "VITALY"

Sauve les nourrissons,
Favorise la croissance des enfants,

Prépare une jeunesse vigoureuse,

Soutient les vieillards.

Entretien l'énergie des adultes,
Amplifie l'endurance des sportifs,

Revitalise les malades,

LAIT CRU, PUR ET SAIN

étable indemne de tuberculose
Certificat du Ministère de l'Agriculture

176, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 17.50.07

Glycérines distillées, pharmaceutiques
Savons mous, Savons durs
Savons de ménage, Savons liquides

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Établissements Industriels LOUIS PITZ

Rue Van den Peereboom, 57

Téléphones : 512.94-535.99

Borgerhout-Anvers

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PÉRIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

CHICORÉES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSSENS

(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture
Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en **FIXANT QUANTITÉS**

EAU DE JAVEL **MOVA**
CRISTAUX DE SOUDE
SALINES
PRODUITS CHIMIQUES

Établ. Mostaert-Vanneste

Anclennement Vanneste-Van Gheluwe

Rue de la Fonderie, 15 à 25, ROULERS

Téléphone 46

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.83.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.83.53

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les
LANGUES VIVANTES
mais les enseigne **BIEN**

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 **COURTRAI**

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, voiles, camelots, draps, coton divers,
tolles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections

UNION CHARBONNIÈRE du Brabant, S.N.C.

Bureaux et Chantiers :

100, avenue du Port, 100

Téléphone 26.96.66

COMMANDEZ VOS PROVISIONS DE CHARBON
CHEZ...

"CHARPORT"

Chantier Charbonnier du Port
Pre Étienne-P. Soubre

31, Quai de Willebroeck,
BRUXELLES

Tél. 26.96.66

vous aurez la certitude d'avoir
pu charbon de première qua-
lité à un prix intéressant.



Charbonnière Forestoise E. OLIVIER

71, rue de la Station, Forest-Bruxelles

Téléphones : 44.78.51-44.94.36 Chèques Postaux : 34.477 Reg. du Commerce : 71765

- VENTE DIRECTE -
de la mine aux consommateurs

Dépôt général du « SYNTHRANOIX »
ANTHRACITE SYNTHÉTIQUE

Sté A^{me} FOURS A COKE

de et à QUIÉVRAIN

SPÉCIALITÉ DE COKE LAVÉ DE FONDERIE

Coke spécialement concassé pour chauffage central
et feux continus

20/40 — 40/60 & 60/80

Remise par camion de 3 tonnes dans un rayon de
50 kilomètres

Raffinerie
Tirlemontoise
Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

200,000,000 de francs de dégâts
par an en

Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Raxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages Incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes

SOC. AN. DES

Établissements **AEROXON**

Rue Léopold, 76, MALINES Tél. 807

LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUE

21, rue des Tanneurs Téléphone : 250.75
ANVERS

TOUS GENRES DE PARQUETS
A prix égal — Qualité supérieure
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 m/m et notre parquet pliant
amovible
Spécialement pour revêtement de planchers anciens

COMPROCIR S.A.

40, Rempart Kipdorp, 40 — ANVERS

Tél. 232.53-321.98-368.71-370.94.

Comprocir donne au plancher un brillant éclatant et durable, le nettoie radicalement sans l'abîmer.

Comprocir est composé des matières les plus fines des cires solides qui ne collent pas et entretiennent le plancher sans trop l'engraisser.

Comprocir est en état liquide, par conséquent économique et facile à l'emploi.

Comprocir a une odeur agréable et des qualités désinfectantes.